

Larson

Noé Preszow *Intime conviction*

Roméo Elvis p.12 David Numwami p.14 Laryssa Kim p.15 cabane p.16 Céline Scheen p.20
Musique classique & programmation p.22 L'Eden p.32 La réforme du statut d'artiste p.34



Périodique : 5 x par an
BELGIQUE-BELGIE
P.P. - P.B.
1099 BRUXELLES/X
1/1746
AUTORISATION
Bureau de dépôt :
Bruxelles/X

LES NUITS 2024

24.04 > 05.05

BOTANIQUE.BE

BOTANIQUE

LEWISOFMAN + BONNIEBANANE + NOCHKA • RAINBOWARRIORS:
REBEKA WARRIOR & FRIENDS • ELOI + HANNAH DIAMOND +
ZONMAI • YVNNIS + BEN PLG + MALO + ABSOLEM • YARD ACT
+ FOLLY GROUP • AIME SIMONE + JOHNNY JANE + EUGÉNIE
FRANÇOIZ BREUT + SOLANN + GARANCE MIDI • JACQUES +
IRÈNE DRESEL + DOROTHY GALE • MOUNT KIMBIE + JOHN
GLACIER • LALA & CE + ICHON + LAZZA GIO • THE PAPER KITES
+ WILLIAM FITZSIMMONS + BENNI • DORIA D + MARVETT +
COLINE BLF, ...
AND MANY MORE !



STAGE 'JAZZ AU VERT'

OUVERT À TOUS INSTRUMENTS
À PARTIR DE 16 ANS

21 > 27.07 2024

LA MARLAGNE WÉPION



INFOS ET INSCRIPTIONS : LESLUNDISDHORTENSE.BE



VISUEL © JEAN-CLAUDE SALEM

FÉDÉRATION WALLONIE-GRAND-EST

LES LUNDIS D'HORTENSE

sabam for culture

LES LUNDIS D'HORTENSE

Eden - 18/15/13€

Gino Kennedy
Gwendoline⁽¹⁾

Raoul
Yokocho
ILK
MIMI
L4U

12 avril 2024

EMERGE!

showcase festival

Solouc⁽¹⁾

Younis:
Hoënee

Grégoire Gerstmann:

Vöx⁽¹⁾

Analog Memory
Spectral Glass:



Five Oh

MAGMA

ODESSA

PIAS

Super Karma

VECTEUR

VECTEUR



sabam for culture

COURT CIRCUIT

WBM

SMart

EMMA

CM

jam.

edgn

www.eden-charleroi.be

Conseil de la Musique
Rue Lebeau, 39
1000 Bruxelles
conseildelamusique.be

Contacteur la rédaction
larsen@conseildelamusique.be

Directrice de la rédaction
Claire Monville

Comité de rédaction
Nicolas Alsteen
Juliette Depré
François-Xavier Descamps
Christophe Hars
Claire Monville

Coordonnateur de la rédaction
François-Xavier Descamps

Rédacteur
François-Xavier Descamps

Collaborateur-trices
Nicolas Alsteen
Nicolas Capart
Camille De Rijck
Vanessa Fantinel
Louise Hermant
Jean-Philippe Lejeune
Luc Lorfèvre
Lison Marsin
Jacques Prouvost
Stéphane Renard
Dominique Simonet
Didier Stiers
Diane Theunissen
Bernard Vincken
Didier Zacharie

Relocuteur
Nicolas Lommers

Couverture
Noé Preszow
©Victor Pattyn + Boldatwork

Promotion & Diffusion
François-Xavier Descamps

Abonnement
Vous pouvez vous abonner
gratuitement à Larsen.
larsen@conseildelamusique.be
Tél. : 02 550 15 20

Conception graphique
Mateo Broillet
Jean-Marc Klinkert
Seance.info

Impression
die Keure

Prochain numéro
Mai 2024



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES



LE SOIR

sabam
for culture

Crédits
Mathys Dos Santos
thomas jean henri
Julie Rommelaere
Elodie Timmermans
Bart Dewaele

P.14

David Numwami, un indien dans la pop



P.16

cabane, diamant noir de la folk



P.19

Sonico, le tango nuevo à l'honneur



P.20

Céline Scheen, la soprano qui danse dans sa tête



P.22

Des tendances en musique classique ?



P.40

Ça plane pour qui exactement ?



Édito

Larsen s'est penché sur la manière dont les salles programment la musique classique en FWB. Et si l'équilibre n'est certes pas facile à trouver entre respect du public et impératifs financiers, force est de constater que la majorité des propositions manquent d'audace. Alors qu'un des enjeux majeurs tourne autour du renouvellement et de l'élargissement des publics !

Aller écouter de la musique classique, c'est bien souvent se confronter à une marée de cheveux blancs. Selon certaines études, le vieillissement du public serait lié à une étape de la vie car les goûts "évolueraient". On apprécierait donc plus la musique classique à 60 ans qu'à 30 ans. Il y aurait de ce fait toujours une majorité de personnes plus âgées dans les salles mais avec un renouvellement naturel. D'autres études défendent un tout autre point de vue : la moyenne d'âge serait en augmentation constante et le déclin de cette culture s'expliquerait également par l'arrivée d'autres esthétiques et par l'ère numérique.

Les jeunes générations ne sont pas pour autant réfractaires à la musique classique mais il faut que les propositions soient attrayantes ! Il est donc primordial de décloisonner et décodifier cette musique dite "classique"... si on veut élargir son audience.

Claire Monville

En Couverture

p.8 ENTRETIEN Noé Preszow

Ouverture

p.4 ARRIÈRE-PLAN Romain Boonen

p.5 AFFAIRES À SUIVRE

p.6 EN VRAC

rencontres

p.11 Benni - Onha

p.12 Roméo Elvis

p.13 PERITELLE

p.14 David Numwami

p.15 Laryssa Kim

p.16 cabane

p.17 Mathias Bressan

p.18 Elisabetta Spada - Scarlett O'Hanna

p.19 Sonico

Articles

p.20 AVANT-PLAN Céline Scheen

p.22 360° Musique classique : entre prudence et envie d'ailleurs

p.25 ARRÊT IMAGE Simon Breeveld

p.26 180° Labels : l'heure des choix

p.28 180° Des chœurs pour faire société

p.30 BUSINESS Les superfans

p.32 IN SITU L'Eden

p.34 DÉCRYPTAGE Réforme du statut d'artiste

Les sorties

Bonus

p.39 4x4 Dorian Dumont

p.40 C'EST CULTe Les mille et une vies de Ça plane pour moi

p.42 J'ADORE... Kowari

p.42 L'ANECDOTE Yannick Franck



© DAPHNÉ HUYNH

#ontpronoir

#ingé-son

L'ingé-son bruxellois lance sa plateforme, Empowork Culture, pour tenter d'en finir avec la précarité d'emploi dans le secteur culturel.

Romain Boonen : ressource humaine

TEXTE : LOUISE HERMANT

Il fallait bien que quelqu'un finisse par s'y mettre. D'ici l'année prochaine, une nouvelle structure, ayant pour objectif de mutualiser les emplois dans le monde culturel, devrait se montrer opérationnelle. Un sacré défi que se lance l'ingénieur du son Romain Boonen qui a travaillé avec tous les jeunes talents du pays : de Stace à Roza, en passant par Endless Dive, Gros Coeur, Zonmai, Jazmyn et Laryssa Kim. Lassé de tout laisser se justifier sous l'étiquette de "métier-passion", le Bruxellois entend remettre un peu d'ordre dans les conditions de travail du milieu.

Après ses études d'ingé-son et quelques années passées au sein du collectif Mecanic Voodoo, le jeune diplômé trouve un premier emploi au bar La Machine dans le centre de Bruxelles. Très vite, il se retrouve à s'occuper de la gestion des stocks, de la programmation des concerts organisés là-bas et de la communication. « Je faisais tout, sauf le service », assure-t-il. C'est là qu'il se rend vraiment compte des réalités du secteur : un secteur instable, précaire et incertain. « Depuis ce moment-là, je réfléchis à des idées pour améliorer notre mode de fonctionnement collectif. Mais j'avais trop de travail pour m'y mettre vraiment. »

Jusqu'au jour où le Covid arrive et où il perd ce job. Il entame alors un master en management à Solvay, pour approfondir davantage ces nouvelles compétences acquises en gestion. Son mémoire lui donne, enfin, l'occasion de se pencher sur les dysfonctionnements du milieu culturel et d'apporter des solutions. Il imagine alors un organisme de partage de talents en Fédération Wallonie-Bruxelles, baptisé Empowork Culture. « L'idée est de rassembler des missions partielles et d'engager du personnel avec des contrats en bonne et due forme à temps plein en CDI. Ces personnes seront mises à disposition des organisations culturelles membres du groupement d'employeur », détaille le trentenaire.

Selon lui, l'une des forces du projet Empowork Culture réside dans le fait qu'il découle d'observations qui viennent de l'intérieur, tout en utilisant des outils extérieurs. « Personne d'autre que nous ne va se battre pour nos droits sociaux », assure-t-il. Pour mener à bien sa mission, l'ancien bassiste revoit le rythme de son activité d'ingé-son, il ne s'occupe par exemple plus des lives. « Je continue par contre le mixage et le mastering en studio, même si je commence à accepter un peu moins de projets. Mais je ne veux pas mettre cette activité complètement de côté, ça reste mon métier et ma passion. »



© JUSTIN DELOYER

#now-band

#électro-punk

Noubas Noubas *Explosif, festif et dansant*

NN est composé de Colin Delloye (guitares, etc.) et de Thibault Jungers (batterie & beats). Fraîchement sortis de leur garage, le duo n'oublie pas l'énergie brute du rock'n'roll! Les deux musiciens se connaissent et arpentent les scènes depuis plus de 10 ans avec d'autres projets (We Stood Like Kings, Auckland, Kermesz à l'Est). À découvrir prochainement au Botanique et au Belvédère!



© MICHEL DEVIVIER

#album

#tango-nuevo

Iguazú Quintet *Moi, je suis tango tango!*

L'Iguazú Quintet est un groupe de Tango Nuevo (un style créé par Astor Piazzolla dans les années 60) dont le répertoire se concentre sur la musique du 21^e siècle, mélangeant influences jazz, musique classique et musique du monde. L'ensemble, se positionnant comme une formation de "jazz de chambre", a récemment sorti un album, *Passages*, consacré à des compositeurs contemporains.



© BERNARD BABETTE

#palmarès

#concours-ou-français

Du F. dans le texte 2024 *Mais qui a gagné?*

La finale du concours DFDT 2024 s'est déroulée le 16 février dernier. Avec sa prestation très touchante, qui a su conquérir public et jury, c'est l'artiste électro/pop urbaine LE TALU qui a remporté le 1^{er} prix s'imposant devant LOVELACE et son set pop hyper énergique. Chaton Laveur (rock kraut) et Emeka (néo-soul) repartent elleux aussi avec de nombreux prix. À l'année prochaine!

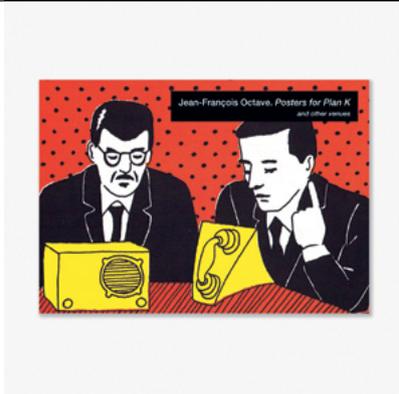


#diablos-rouges

#WUNDERBAR

Un hymne pour les Diables Rouges *et vous pouvez y participer!*

L'Union Royale Belge de Football, associée à ING, recherche 1.500 fans musiciens pour participer à un enregistrement, le 5 mai à l'ING Arena (Bruxelles). L'idée? Créer un nouvel hymne inspiré d'un tube du groupe punk anglais Tenpole Tudor, afin de montrer le soutien des supporter-trices envers les Diables Rouges et les encourager dans leur conquête du Championnat d'Europe.



#livre

#salle-mythique

Posters For Plan K And Other Venues 1978-1983

Le numéro 21 de la rue de Manchester à Molenbeek a vu passer les meilleurs groupes de la première vague post-punk. Joy Division, A Certain Ratio, Young Marble Giants... se sont produits sur la scène du Plan K. La salle s'appuyait sur une belle communauté et une esthétique portée par le graphisme de l'illustrateur Jean-François Octave. Un beau livre, édité en version limitée, revient aujourd'hui sur ses plus belles affiches.

En vrac...



© DR

• La Belgique @ L'Eurovision

Mustii dévoile Boforo The Party's Over

Annoncé sur les bancs du jury de l'émission "Drag Race Belgique", l'acteur Thomas Mustin donne également de la voix sous le nom de Mustii. Sélectionné pour représenter la Belgique lors du Concours Eurovision de la chanson 2024, l'artiste se lance dans l'aventure avec *Before The Party's Over*, un hymne épique, à la fois fragile et puissant. Morceau épique, dopé par des rythmiques conquérantes et une chorale portée par un millier de voix européennes – toutes recrutées via un appel lancé sur les réseaux sociaux –, *Before The Party's Over* est le fruit d'une collaboration avec Pierre Dumoulin (compositeur du titre *City Lights* de Blanche) et Ben Leclercq. Produite par Tobie Speleman (The Haunted Youth) et mixée par Dan Grech (Lana Del Rey, The Killers), la chanson s'apprête désormais à rejoindre Malmö, où se tiendra la 68^e édition du Concours Eurovision. Attendu sur scène le jeudi 9 mai en demi-finale, Mustii tentera de qualifier la Belgique pour la grande finale du samedi 11 mai. Pour le pays hôte, l'édition est symbolique : 2024 marque en effet les 50 ans de la première victoire de la Suède. En effet, à Brighton en 1974, la chanson *Waterloo* d'ABBA est élue grande gagnante et marque le début d'une carrière mondiale qui compte parmi les plus populaires de tous les temps. Libre interprétation des *Trois Soeurs*, pièce de théâtre emblématique tirée de l'œuvre de Tchekhov, la chanson de Mustii offre une caisse de résonance singulière à une époque marquée par les guerres et l'incertitude. "J'ai voulu cette chanson comme un élan optimiste et euphorique", confie le chanteur belge dans un communiqué de presse. "C'est un chemin progressif de l'intime jusqu'au déchaînement final. Avant que tout ne soit terminé, il faut vivre pleinement, intensément, expérimenter et sortir de sa zone de confort. Il faut retirer son masque, s'assumer, écouter ses tripes et refuser les carcans et les cages." En mode carpe diem, Mustii cherchera ainsi à succéder à Sandra Kim, dernière lauréate belge du Concours Eurovision de la chanson... en 1986.

• Du F. dans le texte 2024

Le palmarès

La finale du concours Du F. dans le texte 2024, organisée par le Conseil de la Musique avec le Botanique, s'est déroulée ce vendredi 16 février. Devant un public nombreux rassemblé dans la salle du Museum, les quatre finalistes ont enchaîné les prestations devant les membres du jury composé de journalistes musicaux, de programmeurs et autres responsables de salles ou de festivals.

Avec sa prestation très touchante qui a su conquérir public et jury, c'est l'artiste LE TALU qui remporte le 1^{er} prix de cette édition 2024. Le Talu s'impose devant LOVELACE et son set hyper énergique taillé pour faire bouger les foules. Le Talu qui définit son univers avec ces quelques mots, extraits de sa bio : "En errance entre KobalaD, Lala&ce et Klaus Nomi, Le Talu aime bien parler de sexe pas hétéro, se moquer des riches et nager dans l'autotune". Une description assez conforme de ce qu'on a pu découvrir sur scène, l'émotion en sus. Lovelace, pas bien loin dans l'esprit du jury, repart, elle aussi, avec de nombreux prix, tout comme Chaton Laveur (et leur rock kraut) ou Emeka (et sa néo-soul bien ficelée) qui repartent elleux aussi avec de nombreux prix offerts par les divers partenaires du concours.

1^{er} prix – LE TALU

Prix de la Ministre de la Culture

Prix financier d'une valeur de 3.000 euros

Prix PlayRight+

Prix financier d'une valeur de 3.000 euros

2^e prix – LOVELACE

Prix du Ministre-Président de la Région

Bruxelles-Capitale

Prix financier d'une valeur de 3.000 euros

Sabam for Culture

Prix financier d'une valeur de 1.500 euros

Découvrez tous les prix remis à l'issue de cette finale : www.consoildolamusicque.be

• Écoutez-vous le belge ?

Uno sério de capsules made in WBI

Partez à la découverte des artistes de la FWB grâce aux capsules développées par Wallonie-Bruxelles International. RORI, Aprile, Ykons ou encore Mustii ou Typh Barrow se sont pliés à un exercice de présentation "espresso" : une caméra, quelques questions... et les réponses fusent en face caméra. "Comment ai-je commencé la musique?". "C'est quoi mon style exactement?". En 3 minutes top chrono, vous pourrez en savoir plus sur ces artistes qui font rayonner les couleurs belges à l'international. Une chouette initiative pour introduire et s'initier à la "musique belge" 2024 www.wbi.be.

- Sur la route du Printemps de Bourges L'antenne belge dévoile sa présélection

Après une session d'écoute àprement discutée, le jury de l'antenne belge s'est réuni pour déterminer les quatre projets présélectionnés pour Les iNOUÏS 2024. RORI, Zonmai, KAU et Marvett rejoignent ainsi les 151 artistes en lice pour Les iNOUÏS, le tremplin qui permet aux artistes émergent-es de se faire une place dans la programmation du Printemps de Bourges qui, cette année, se déroulera du 23 au 28 avril. Sur la bonne route, les artistes belges doivent désormais franchir l'épreuve suivante qui sera déterminante pour la suite des opérations. Durant le mois de février, un jury au complet (Antennes, programmeur-ices du Printemps de Bourges et conseil-ler-ères artistiques) écouterà, visionnera et débattrà au sujet des 151 projets présélectionnés lors de ces auditions publiques. Ce jury choisira ensuite les iNOUÏS du Printemps de Bourges. Soit une trentaine d'artistes qui, à l'arrivée, se produiront à l'affiche de l'emblématique festival français.

- STELLLA & Jean-Luc Fonck Bientôt 50 ans!

STELLLA, le groupe créé par Jean-Luc Fonck et Mimi (Crofilm, qui a quitté le navire en 1992) est né il y a 49 ans. Un projet qui se voulait alors éphémère... et qui a engendré au final pas moins de 15 albums et procuré du plaisir à l'occasion de centaines de concerts aux quatre coins de la francophonie. Toujours aussi dingos, Jean-Luc Fonck a décidé de doubler la mise (et plus encore !) en sortant 22 nouveaux albums pour célébrer les 50 ans du groupe : soit des centaines de chansons, provenant principalement du 8/9 de la RTBF/Vivacité où il officie depuis 10 ans et où il s'amuse à pondre une chanson, chaque fois avec quatre mots imposés ! Des moments improbables vécus en direct devant des invités héberlués, de Patrick Bruel à Pascal Obispo. Le vol.1 est déjà sorti. *Pas envie* est le titre du dernier single. « Un morceau qui est certainement ce qu'on a fait de mieux question paroles depuis Jean-Sébastien Bach et question musique depuis Marcel Proust... » Toujours aussi fou ce Jean-Luc.



• **Le Trio Susato remporte le concours Supernova. Une victoire de plus au compteur**

Depuis sa formation, il y a deux ans, le Trio Susato gagne de la visibilité en multipliant les trophées. Après avoir remporté le premier prix au concours Génération classique en décembre 2022, ainsi que le premier prix au concours Mathilde Horlait-Dapsens, le trio s'est brillamment imposé en tête du concours Supernova, après une prestation remarquable sur la scène du Singel, à Anvers. Créé à Bruxelles par la violoniste Sarah Bayens, le violoncelliste Mikko Pablo et le pianiste Markiyan Popil, Susato Trio a évolué au contact de personnalités du paysage classique (Guy Damel, Sergei Edelmann, Shirly Laub ou Justus Grimm), avant de prendre son envol sur scène. Après avoir conquis le sud du pays, le trio séduit ainsi le nord en remportant la 10^e édition du Supernova, concours bicommunautaire initié par le Klara festival et soutenu par Klara, Musiq'3, les Jeunesses Musicales, Chamber Music for Europe, l'Asbl Beeldens-torm et plusieurs centres culturels flamands. Supernova est un concours pour jeunes ensembles de musique de chambre professionnels et innovants qui, par leur musique, proposent une vision créative et originale de la musique classique.

• **Sessions Sonores**
Electronic music magazine

Les Sessions Sonores (sessions-sonores.be) sont nées d'une volonté d'ouvrir une fenêtre sur le monde de la musique électronique. Le webzine belge se décline autour de trois grands piliers : les découvertes (reviews, labels, disques, festivals & clubs...), les rencontres (interviews d'artistes, organisateurs et disques) et les sessions (interviews d'artistes, organisateurs et disques). Bonne lecture !

• **Concours International d'Art Lyrique de Namur**

Le palmarès

En 2019, Namur accueillait la première édition du Concours International d'Art Lyrique de Namur (CIALN). Réelle promotion de jeunes talents confirmés, avec un jury composé de représentants de maisons d'opéra, d'agents artistiques, de critiques musicaux et d'artistes lyriques de renommée internationale, ce concours a été conçu pour être un tremplin à leur carrière professionnelle.

La dernière session du CIALN a eu lieu du 31 janvier au 11 février 2024 avec la participation de l'orchestre de l'Opéra Royal de Wallonie-Liège, sous la direction de Ayrton Desimpelaere. En voici le palmarès :

1^{er} prix :

Grand prix du CIALN, Prix de la ville de Namur
Jean-Denis Piette

2^e prix :

Prix de Rotary Namur Confluent
Leander Carlier

3^e prix :

Prix des Amis de l'IMEP
Maurel Endong

4^e prix :

Prix "Musique et Vie"
Arthur Meunier – Alixe Durand Saint-Guillain
Prix "Richelieu"
Jean-Denis Piette

Prix du public :

Prix "Enrica Bugini-Jardon"
Jean-Denis Piette
Prix spécial du Festival Orferidis
Caroline de Mahieu

Le jury de la finale était composé de : Guido Jardon, Président du jury, Patrizia Ciofi, Ilse Eerens, Veruska Reho, Marcel Vanaud, Manuel Rondal et Camille De Rijck.

• **BAM! Brain & Music**

Les pouvoirs de la musique sur le cerveau

Du 20 au 23 mars prochain se tiendra la première édition du BAM! Brain & Music, un festival-colloque centré sur la thématique de l'impact de la musique sur le cerveau.

Au programme, quatre jours de conférences de sensibilisation, de débats de société, de rencontres avec des thérapeutes expérimentés, de séminaires sur les dernières avancées de la recherche. Depuis très longtemps, les observations cliniques en neurologie et neurosciences cognitives suggèrent que notre cerveau présente une réponse spécifique à la musique.

Mais avec le formidable développement de l'imagerie cérébrale, les études des effets

de la musique sur le cerveau ont pris une autre dimension et ces recherches ont débouché sur des applications thérapeutiques nombreuses. Pendant trois jours de conférences, de débats, de rencontres et de concerts-expériences, des chercheurs et chercheuses en neurosciences et des thérapeutes venus du monde entier présenteront, dans un langage accessible à tous, les récentes avancées dans la compréhension des effets bénéfiques de la musique, les résultats impressionnants d'initiatives réalisées et le développement de nouvelles applications thérapeutiques dans des secteurs très variés. BAM! Brain & Music se tiendra à l'Académie Royale de Belgique et au Conservatoire de Bruxelles du 20 au 23 mars 2024. Plus d'infos ? www.bam-festival.be

• **Le Belgian Worldwide Music Network**

remet des "awards" pour la première fois

Le Belgian Worldwide Music Network est un réseau créé par et pour les joueurs professionnels du milieu de la musique du monde de Belgique. Pour la première fois, le "réseau" remet des prix récompensant les artistes qui se sont distingués en 2023 dans le secteur des musiques du monde. Dans la catégorie "Album - vote du public", le gagnant est : FARFAR (un groupe basé à Anvers et qui s'inspire des sons méditerranéens). Dans la catégorie "Carrière", c'est Ghaliya Benali qui est célébrée pour tout ce qu'elle a accompli jusqu'à aujourd'hui. Le New York Times l'a décrite en 2015 comme "créatrice de ses propres mythes" et l'a classée parmi les dix meilleurs spectacles de l'année. Dix ans plus tard, la chanteuse, auteure, compositrice, danseuse, artiste visuelle, peintre et actrice belgo-tunisienne est toujours aussi créative. Dans la catégorie "Talent prometteur", le gagnant est Turkish Kebap, un groupe composé de cinq musiciens basés à Bruxelles, dont Dilan Ozsu, d'origine turco-kurde et fortement influencé par la musique folk rock psychédélique turque des années 1970. Dans la catégorie "Spectacle remarquable", c'est le groupe Las Lloronas qui s'est illustré en 2023. Récemment, les trois musiciennes se sont d'ailleurs produites à l'Eurosonic. Depuis leur collaboration avec Muziekpubliek, elles enchantent les salles de concert et les festivals tant en Belgique qu'à l'étranger. Dans la catégorie "Initiative remarquable presse/promo", le lauréat est VI.BE (l'association qui soutient les artistes et le secteur de la musique en Flandre et à Bruxelles).



©VICTOR PATTYN + BOLDATWORK

album

chanson

Noé Preszow

Intime conviction

ENTRETIEN : LOUISE HERMANT

Le Bruxellois, découvert il y a trois ans grâce à l'hymne *À nous*, revient avec un deuxième album aux chansons plus musclées et plus nerveuses. Les textes se montrent quant à eux toujours aussi incisifs et engagés.

Dès qu'on écrit son patronyme, des parenthèses indicatives s'ouvrent : "ça se prononce prêchhof". Sans doute fatigué de devoir se coltiner ce mode d'emploi à chacune de ses mentions, l'auteur-compositeur bruxellois tente de faciliter les choses en nommant directement son deuxième album [*prêchhof*]. Un disque dans lequel il continue de faire les présentations et où il ose se dévoiler davantage. Il revient notamment sur son adolescence, une période compliquée, solitaire et cruelle. Non pas pour se lamenter mais plutôt pour transformer ses souvenirs et aller de l'avant. Un avant qui, autrefois, pouvait l'intimider.

À l'aube de ses 30 ans, Noé Preszow délaisse les fantasmes liés à l'âge pour s'ancrer davantage dans le présent. Toujours en équilibre entre l'intime et le politique, il dédie une chanson aux déplacés d'Ukraine (*La gare*), s'inquiète de la montée de l'extrême droite (*Juste devant*) ou dénonce la guerre de l'attention des réseaux sociaux (*Prière de n'pas déranger*). L'artiste dresse ainsi le portrait d'une époque tout en évitant l'écueil du jugement et du ton moralisateur. Accompagné du bassiste Romain Descampe et du batteur Ziggy Franzen, tous deux échappés de Puggy, ainsi que du très demandé producteur français Ambroise Willaume, alias Sage (Clara Luciani, Clara Ysé, Albin de la Simone...), Noé Preszow monte assurément en puissance. Et prouve que malgré la morosité ambiante, il reste encore des raisons de se bouger.

En 2021, vous publiez votre premier album, êtes nommé dans la catégorie "révélation" des Victoires de la musique et enchaînez les dates partout en France et en Belgique. Quel regard portez-vous aujourd'hui sur cet engouement qui peut sembler soudain ?

On me dit souvent que tout a été vite pour moi. J'ai beaucoup œuvré dans l'ombre et ça a été difficile. Il y a eu des années de travail avant la sortie de la chanson *À nous*. C'était très vertigineux. Les choses arrivent quand elles arrivent. J'ai le souvenir d'un tiraillement. De vivre à la fois quelque chose de très réjouissant, c'était incroyable de voir l'émotion dans les yeux de mes proches par exemple. Et en même temps, d'être un peu troublé par tout ce qu'il se passait. Ça se voit lors de ma prestation aux Victoires de la musique justement. C'était aussi étonnant de voir les gens venir aux concerts pour des chansons précises. Il s'est passé plein de choses, j'ai pu réaliser un certain nombre de rêves. Il y a cette phrase d'Henri Michaux qui m'a toujours un peu hantée : "Faute de soleil, sache mûrir dans la glace". Quand on apprend à mûrir dans la glace, même si on a le désir de quitter la cave, ce n'est pas si simple que ça. J'ai dû accepter cette lumière que j'ai toujours voulue mais j'ai dû un peu slalomer entre les coups de projecteurs.

C'est-à-dire ? Vous auriez pu profiter davantage de cette lumière ?

J'ai fait ce que j'avais envie de faire. Mais il y a une partie de moi qui s'est refermée à ce moment-là car je voulais me protéger d'une certaine manière. Quand on est tout seul dans sa cave, personne ne te fait de commentaires, ni gentils, ni méchants. Je ne suis par contre pas du tout nostalgique de cette période. J'ai toujours été animé par la musique populaire. Ma salle préférée au monde, c'est Forest National. Donc non, je ne voudrais vraiment pas retourner dans ma cave, même si je ressens malgré tout ce tiraillement.

Est-ce qu'après ce beau succès, on a peur de moins bien faire en revenant avec un deuxième album ?

Non mais je suis très conscient d'avoir une place fragile et parti-culière. C'était déjà le cas pour le premier album et encore plus le cas pour celui-ci. Je me sens néanmoins bien avec mes chansons, je sais ce que je défends et pourquoi je les défends. C'est un vrai plaisir de passer à la radio avec une chanson pleine de mots comme *L'intime et le monde*.

Pourquoi considérez-vous votre place comme fragile ?

Aujourd'hui, on n'est pas très nombreux à faire des chansons qui à la fois portent un regard sociétal avec des prises de position et

qui passent aussi à la radio. Je n'ai peut-être pas non plus ce côté "conceptuel" que l'on attend parfois des artistes belges. Je ne joue pas tellement le jeu des réseaux sociaux. Pour toutes ces raisons, je sais que j'occupe une position vulnérable. Je reste animé par une curiosité qui me pousse à faire encore des premières parties. Ça étonne souvent les gens du milieu qui me disent que ça envoie un mauvais signal. Mais ça, je m'en fiche. Renaud m'a appelé il y a quelques jours pour me proposer de faire sa première partie lors de sa date au Cirque Royal. Je ne me pose pas trop de questions, je dis oui tout de suite. Ma seule stratégie, c'est d'y aller. D'essayer d'aller vers la vie.

On ressent une autre énergie dans ce disque, vous allez davantage vers le rock. Comment cette direction est-elle arrivée ?

Déjà, il y a eu la tournée. Je suis vraiment aujourd'hui sur scène comme je l'étais à 13 ans : je saute dans tous les sens et je pousse des cris. Je crois que cette énergie rock et parfois assez brute de la tournée était quelque part en moi, je devais faire quelque chose de ça. Au tout début de la conception de l'album, j'étais pourtant parti sur un album acoustique, dans la lignée de *Charlotte* et de *27*. Je voulais composer cet album tout seul à la guitare et je suis parti quelque temps en Ardèche. J'avais embarqué ma toute première guitare électrique, qui ne sonne pas très bien. J'ai commencé à rejouer avec elle et à doubler le tempo de certaines chansons. J'avais envie que ça bouge. Le premier album, je l'avais fait sans me soucier de la scène. Mais au moment d'interpréter les chansons en live, je me suis rendu compte que les tonalités étaient un peu basses et je les ai un peu montées. J'ai eu aussi tendance à modifier les mélodies sur scène car j'avais besoin de chanter. Le parlé-chanté devenait un peu frustrant. J'ai également renoué avec des artistes que j'écoutais quand j'étais ado : The Cure, Hubert-Félix Thiéfaine, Patti Smith... Cet album a quelque chose de plus rock, même s'il reste encore très pop.

Noé Preszow

« Je me sens bien avec mes chansons, je sais ce que je défends et pourquoi je les défends. »

Pourquoi ce titre, [*prêchhof*] ? Une manière d'appuyer votre identité, vos racines et de vous dévoiler davantage ?

J'avais déjà eu l'idée pour le premier, pour me présenter. Mais je sentais que ce n'était pas le bon album pour faire ça. Avec celui-ci, je me libère pas mal, tant dans le fond que dans la forme donc ça s'y prêtait bien. Je ne voulais pas un mot en français, ni une expression, ni un mot dans une autre langue. Je ne voulais pas non plus un album éponyme mais j'aimais bien l'idée d'un album presque éponyme. Mon nom... mais pas tout à fait. C'est une manière de remettre les points sur les "i". Je remarque que si je ne sais pas prononcer le nom d'un ou d'une artiste, je peux avoir du mal à plonger dans son univers. Mon nom est facile à prononcer quand on le connaît mais il est objectivement illisible pour nous. Ça m'amusaient de jouer avec ça.

Dans la chanson du même nom, vous évoquez vos origines juives polonaises, votre histoire familiale où l'on apprend que vos grands-parents ont connu la déportation. C'était difficile, de trouver comment témoigner de cet héritage, de trouver le bon ton et les mots justes ?

Il y a cinq ans, j'ai fait un voyage en Pologne avec mon père et mon frère pour retrouver les traces de ma famille qui a fui ce

pays pour arriver en Belgique et pour finalement être déportée dans les camps là-bas. On a trouvé la ville, le registre, la rue. Au numéro de la maison, on a découvert un terrain vague. C'est quelque chose qui m'est resté. Ça a donné naissance à un texte assez long. Je ne savais pas ce que j'allais en faire. Après, j'ai monté un peu un puzzle et coupé dans le texte. C'est devenu une chanson. Je me sentais obligé de la mettre, sans trop me poser de questions. Dans mon disque précédent, il y avait quelques indices, notamment dans *Les poches vides* et *Exil*. On me posait souvent des questions sur mes origines. Je slalomais beaucoup. Je me disais que mes origines juives ne seraient jamais un sujet. Mais j'ai eu besoin de me libérer à ce niveau-là.

Cette chanson peut aussi entrer en résonance avec des histoires différentes de la vôtre.

C'est une chanson sur la transmission des traumatismes de générations en générations. Voilà pourquoi je dis cette phrase : « *il s'agira toujours d'un autre dans le miroir* ». Elle s'adapte à tous les drames, cultures, origines. Je ne vois pas mon histoire comme un fardeau mais plutôt comme quelque chose qui m'oblige à être lucide sur le monde. Cela explique aussi pourquoi, dans mes albums, il y a toujours quelques chansons plus sociétales. Je préfère remplacer un titre plus intime et personnel par un sujet de société. Si je veux assumer le poids de mon héritage, c'est important que cela se retrouve dans mon travail. Mais ce n'est pas non plus un cahier des charges.

Vous avez l'impression d'avoir une sorte de devoir ?

Oui, un petit peu. Mais ça n'engage que moi. Quand Annie Ernaux a reçu son Nobel, elle a dit : « *Si je n'écris pas, c'est comme si les choses n'avaient pas été vécues* ». Je crois à ça aussi pour les chansons que j'écris. Pareil pour ce qu'il se passe dans le monde. Ne pas écrire une chanson sur l'Ukraine, par exemple, ça aurait été laisser passer ça. Je veux que plus tard, lorsqu'on se demande ce que je faisais dans les années 2020, on se rappelle de ces événements. C'est important pour moi d'avoir une sorte de marqueur temporel.

Au centre de ce deuxième album, on trouve vos préoccupations sur l'état du monde, un sentiment de révolte envers sa violence, des questionnements autour du futur. Vous estimez-vous plutôt fataliste concernant l'avenir ? Vous dites d'ailleurs « *le verre n'est ni à moitié vide, ni à moitié plein. Il est brisé, mais c'est rien* ».

Je suis incapable de déplorer. Je ne suis ni pessimiste, ni optimiste, je n'en sais plus rien. Comme je le dis, le verre est brisé mais c'est rien. Je crois que c'est la phrase qui me ressemble le plus dans ce disque. J'ai toujours cette sensation qu'il est possible de régler les choses. J'ai l'impression que le monde bouge. Il devient plus inclusif. On voit aussi que davantage de jeunes viennent aux manifestations. Je crois aux indicateurs assez précis qui peuvent me donner des raisons de me lever le matin. Si on réfléchit plus globalement, si on regarde les changements climatiques et les conflits dans le monde, non, ça ne va pas.

Dans votre chanson *Juste devant*, vous vous emparez de l'actualité et vous déplorez la montée de l'extrême droite en France et en Europe. Peut-on y voir une référence à *Hexagone* de Renaud ?

Je n'y ai pas pensé. C'est vrai que les chansons de Renaud ont eu une telle importance dans ma vie qu'il y a peut-être un lien inconscient qui s'est fait. J'avais besoin d'écrire sur ce sujet. J'étais moi-même surpris par ce refrain qui fait, à nouveau, un détour par mes origines. J'ai compris la chanson en la peaufinant. Ce n'est pas juste un constat, ce n'est pas juste moral. Ce n'est pas juste c'est bien ou c'est pas bien. C'est une explication presque viscérale de pourquoi, moi, je suis inquiet. Mais je ne crois pas qu'il faille avoir une histoire familiale qui soit passée par l'exil pour avoir peur de la montée de l'extrême droite. Je suis assez curieux de comment va vivre cette chanson. Je l'ai chanté pen-

dant la première partie de Renaud en décembre dernier. C'était le lendemain du vote autour de la loi immigration, j'ai vu quelques poings qui se sont levés dans la salle. Ce n'est pas une chanson qui dit que ceux qui votent extrême droite sont des cons. Elle demande qu'est-ce qui fait qu'à un moment donné, les gens votent pour des partis de haine. Je voulais que cette chanson soit ferme et sans ambiguïté. Mais je ne voulais pas qu'on oublie que derrière les votes, on trouve des personnes. Ce n'est pas juste un concept. J'ai envie de leur dire que ce n'est pas la solution. C'est très naïf, mais quand on est un chanteur de variété comme moi, on peut se permettre le luxe d'une certaine naïveté !

Noé Proszow

« Dans ma musique, il y a aussi une grande dose de rêve, de mystère et d'énigme. »

Appréhendez-vous que l'on vous colle cette étiquette du chanteur engagé qui ne parle que de l'époque qui va mal ?

C'est moi, c'est ce que j'ai toujours aimé chez la plupart des artistes que j'écoute. J'ai découvert la musique par Brassens, Renaud... Il y a quand même un besoin d'équilibre. Ça ne m'intéresse pas de faire un album où chaque chanson est un sujet de société. Dans ma musique, il y a quand même aussi une grande dose de rêve, de mystère et d'énigme. Cela fait aussi partie de moi, ce n'est pas pour jouer les poètes énigmatiques. Je ne me définirais pas comme un chanteur réaliste. J'aime quand Patti Smith reprend des poèmes de Baudelaire et quand elle chante *People Have the Power* qui est presque un hymne de manif. J'adore que ça se complète, quand il y a de la place pour de la politique et de l'onirique. Je n'ai pas l'impression d'être déjà une caricature de moi-même. Je suis en tout cas très à l'aise avec le fait de défendrer ces chansons-là.

Vous aimeriez, un jour, entendre l'une de vos chansons en manif ?

Je crois vraiment qu'on ne peut pas le décider, sinon la chanson serait mauvaise. Moi, j'adore les chansons de manif. J'assume totalement ! Je trouve ça génial que les manifestantes et manifestants reprennent des chansons populaires comme *La grenade*, *On lâche rien*, *Sans la nommer* ou *Bella Ciao*. Mais je ne vais jamais chercher à reproduire ça. Quand j'ai commencé l'Unif - j'ai seulement fait une semaine - je me suis impliqué dans la lutte des sans-papiers afghans pour laquelle j'ai écrit une chanson. On l'a chantée pendant les différentes marches organisées dans toute la Belgique. Je n'ai jamais oublié cette expérience-là. Ça fait aussi partie de mon histoire.

Noé Proszow

[prêchhof]

tôt Ou tard





révolution

renaissance-folk

©BEN BRUYNINX

Benni

TEXTE : DIANE THEUNISSEN

Nouveau visage de la scène indie folk belge, l'autrice-compositrice-interprète Benni débarque avec un premier titre réparateur, *September 20*. Avant un premier album ?

Une voix cristalline à la Birdy, une guitare, un banjo et quelques notes de piano : il ne faut pas grand chose à Benni pour vous toucher en plein cœur. En janvier, l'artiste ardennaise dévoilait *September 20*, un premier titre à la fois onirique et terre-à-terre qui clôtura avec justesse le deuil d'une première histoire d'amour abandonnée. « *September 20*, c'est une lettre d'excuses que j'aurais aimé recevoir et que je n'ai jamais reçue. Du coup, je l'ai écrite à sa place. Je l'ai chantée en "je", avec ce que j'imaginai qu'il aurait pu m'écrire », explique l'artiste. Un premier single salvateur produit par Thomas Medard (Dan San) selon une approche résolument DIY : « *Thomas a beaucoup travaillé avec des trucs bricolés : il a enregistré sur une cassette puis il a coupé la cassette, il l'a remise à l'envers. On joue beaucoup avec tout ça* », ajoute Benni.

Sans détour ni langue de bois, la musique de Benni tire ses inspirations auprès de projets tels que Phoebe Bridgers, Bon Iver ou encore Novo Amor ; des artistes ancrés, à la plume

honnête et décomplexée. « *Composer, c'est toujours ce qui m'a intéressée dans la musique* », confesse-t-elle. Après une adolescence passée à écrire, apprendre et jouer, c'est lors d'un voyage en Nouvelle-Zélande que la jeune artiste a eu le déclic : la musique, elle en ferait son métier. « *À 18 ans, je suis partie en Nouvelle-Zélande. Je suis arrivée en me disant que j'allais ramasser des kiwis ou devenir fille au pair, puis j'ai vu un monsieur chanter dans la rue. J'ai été chercher une guitare et j'ai fait la même chose. C'était une super école : il y a des gens qui passaient qui déposaient des billets de 50 dollars dans la poche, et d'autres qui disaient "you suck!". C'était très éclectique* », se remémore-t-elle en se marrant. Un aplomb qui la mènera loin : concert après concert, elle forge son identité. Toujours avec le cœur et la même authenticité.



EP

rap

©BLAISE BUREZI

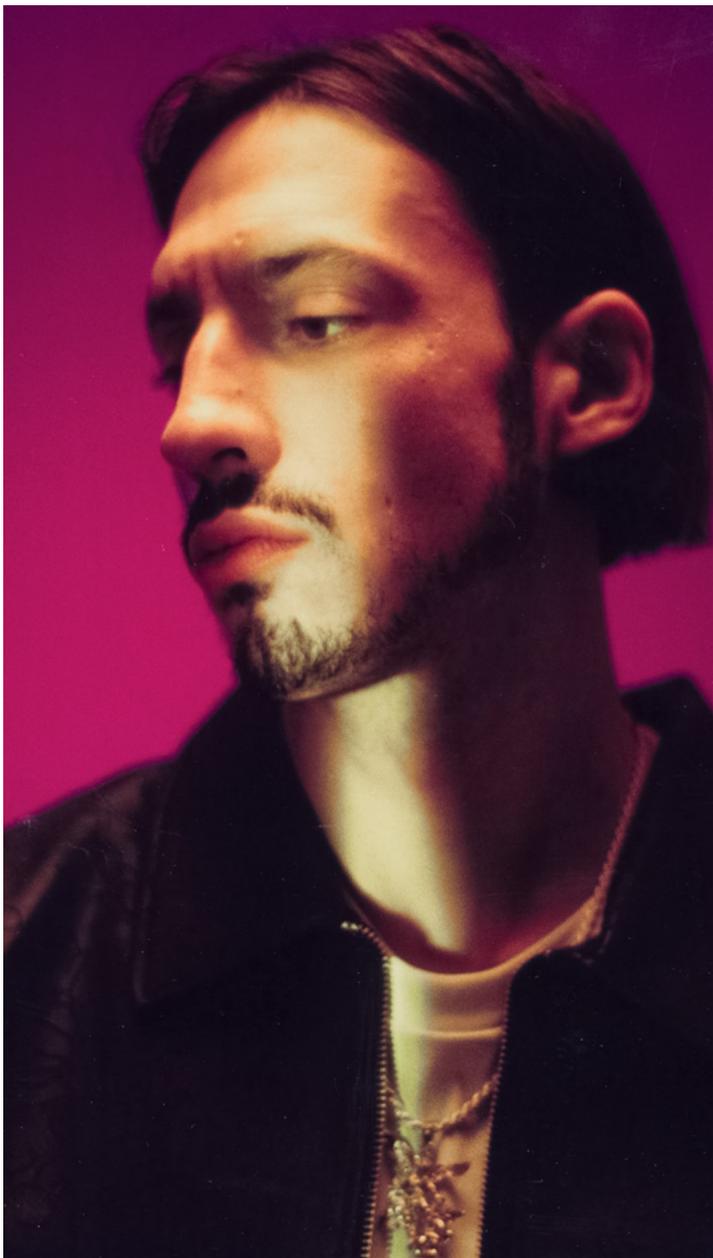
Onha

TEXTE : DIDIER STIERS

Si ça ne tenait qu'à lui, le rappeur liégeois présenterait *Opale*, son premier EP, comme « *une pierre précieuse qui aurait été trouvée mais qu'il faudrait encore polir* ! ».

Il n'a pas vraiment tort, Onha. Aramahnon Clément pour l'état civil, doué pour la scène, la plume alerte. Et dire qu'il a souffert du syndrome de l'imposteur ! « *J'ai commencé à rapper à 13, 14 ans, nous raconte-t-il. C'était juste avant la génération dorée de 2015, et donc dans ma classe, nous n'étions que deux ou trois à écouter du rap. Là, ça fait plus de dix ans mais, au début, dans le milieu professionnel, quand j'ai fait des concerts, des concours, j'avais du mal à me dire artiste, rappeur... Maintenant, quand je replonge dans l'historique, oui, ça fait dix ans, donc ça va !* » Depuis, on aura pu le voir aux Ardentes, à l'AB, aux Solidarités ou au Bota, mais voilà aujourd'hui, avec *Opale*, sa première vraie carte de visite. L'énergique Onha mentionne ses beatmakers, Dumb et Rocco, ainsi que ses influences, entre Kaytranada et Flying Lotus. Les textes sont accrocheurs, autobiographiques (*Parvis* évoque ainsi "son" Liège) mais pas seulement : à l'image de *Promis* c'est vrai, il traite de sujets graves

avec une certaine légèreté salutaire. Ici en l'occurrence : le racisme, pour celui qui se voit liégeois, bruxellois et abidjanais, non pas à 50% Ivoirien et à 50% Belge mais à 100% des deux cultures. « *L'objectif était effectivement d'aborder un sujet assez grave, très ancré dans la société, mais sur le ton de l'humour. C'est ma façon de trouver un juste milieu : certains rappeurs traitent cela trop dans l'un ou l'autre extrême. J'avais envie d'en rire un peu parce que quand j'étais petit, on m'a toujours dit que si on ne me prenait pas au sérieux, je ne devais pas prendre les choses au sérieux non plus. J'ai toujours eu ce truc de me dire : "Vas-y!". On me critique pour ma couleur de peau, j'ai eu beaucoup d'aventures avec ça. Du coup, pourquoi ne pas le faire moi-même, au travers de mon propre prisme ? En fait, je suis quelqu'un qui prend les choses à la légère, et donc je me suis dit qu'on allait le faire sur le ton de l'humour. Peut-être y aura-t-il même un *Promis* c'est vrai 2 et un *Promis* c'est vrai 3, qui sait ?* »



©DANIIL ZOZULYA

EP

rap

Roméo Elvis

INTERVIEW : NICOLAS CAPART

En 2014 sortait *Famille nombreuse*, première album qui intronisait Roméo Elvis dans la grande famille du hip-hop belge. Dix ans plus tard, devenu l'un des patrons de la scène, le Bruxellois revient dans la lumière, signe *Écho* et amorce un virage artistique réussi. Après une courte retraite médiatique salvatrice, le sieur Van Laeken a des choses à dire et l'envie de les dire autrement. Entretien sans détour, comme toujours avec lui.

Cela faisait un moment que nous n'avions pas pris de nouvelles de Roméo Elvis. Un temps hors des radars, le grand MC de Linkebeek n'en a pas moins charbonné et enchaîné les projets. Dans la foulée de l'album *Tout Peut Arriver* (2022), il publiait *Les Galeries* l'an passé, qu'il complète aujourd'hui avec *Écho*. Deux EP pour un changement de cap assumé et revendiqué, cela méritait un débrief en bonne et due forme. Mais pas avant quelques considérations footballistiques, toujours de rigueur avec le fan de la première heure du RWDM qu'est notre interlocuteur.

Dans le morceau *Chaque fois*, vous dites littéralement « T'as capté que j'allais mal ? ». Aujourd'hui, comment ça va ?

Je vais bien, je te rassure... Le plus souvent, ce sont des textes à thèmes, des personnages. Mais je suis heureux de voir que les paroles font leur effet car on m'en parle souvent. Le titre *Tadumal* parle d'un couple qui doit se remettre en question par exemple, mais ce n'est pas spécialement ce que je vis. Aujourd'hui, je suis particulièrement heureux car demain on reprend la route. Vers Strasbourg d'abord, puis Nancy... Une date à l'AB également, le 24 mars, complète en moins de 24h. Une belle tournée qui devrait se jouer entièrement à guichets fermés si tout va bien. Ça en prend le chemin...

C'est aussi un morceau qui parle de changement personnel. Quelle(s) résolution(s) vous prôneriez ?

Changer ses mauvaises habitudes. Parce que dans cette société très consumériste, les pièges sont nombreux : la technologie, le sucre (*sourire*)... Essayer d'être un meilleur être humain, simplement. Quand je regarde nos pères, j'ai l'impression qu'ils ont de bien meilleures bases que nous. Ils ont grandi à l'abri de la technologie et des réseaux sociaux. Moins "pesticides", loin des OGM. Ils savent utiliser leurs mains, bricoler... J'aimerais tendre vers ce modèle-là, vers ce que mon daron est.

Ce discours fait écho à certains propos de Damso, une sorte de retour à la nature et la simplicité... Peut-être que vous aussi vous avez besoin d'un trip en camping-car ?

Tu sais, je pense que Damso n'a pas son permis. Je crois même que toute cette histoire de mini-van, c'est un bon gros mensonge, typique de notre ami Damso qui raconte des cracks, comme dans ses morceaux (*rires*). Je pense qu'il faut prendre son discours au second degré. Personnellement en tout cas, ça ne m'attire pas d'aller vivre dans les bois ou de me couper du monde. Au contraire, j'aime rester connecté, proche de mes amis et de ma famille. C'est pour cela que je suis resté sur Bruxelles.

Dans une récente interview, vous confiez « regarder ta jeunesse la larme à l'œil ». À 31 printemps, il vous arrive de vous sentir vieux ?

Pas encore. Mais il peut m'arriver de poser le regard sur une période passée désormais. Ma vie comporte plusieurs chapitres aujourd'hui, il y a eu des avants, des après, je peux tourner les pages... Je m'en rends compte par rapport aux personnes plus jeunes avec qui je suis amené à travailler, qui ont grandi une décennie plus tard et qui ont par conséquent une perception différente des choses. En côtoyant ces gens de 22-23 ans, je commence à sentir des points d'écart générationnels.

Votre ami Swing exprimait la même chose ici, récemment (cf. Larsen 56). Il disait qu'ils avaient assimilé et maniaient sans peine des concepts qui lui demandait plus d'efforts.

C'est le côté positif. Après, l'aspect plus négatif serait que, de manière générale, ça manque souvent de fond. C'est hyper produit, puissant dans la forme, bien plus que ce que nous faisons. Toujours très travaillé et carré côté image et communication. Mais tout cela manque cruellement de fond. Il faut bien qu'il y ait une contrepartie et je pense que le sacrifice a lieu au niveau de l'écriture, du sens des paroles, de la vo-

lonté de raconter, de sortir du lot grâce au choix d'un thème. C'est ce que je constate en voyant les artistes qui émergent chaque semaine.

À l'écoute de ce disque, on sent un Roméo plus calme et apaisé. Mais à vous entendre, on perçoit encore un peu de ressentiment.

Non. Des fois, on a des choses sur le cœur, on les dit et ça fait du bien... J'ai fermé ma *** pendant quelque temps mais depuis j'ai exprimé mon mécontentement. À propos d'une certaine presse, de personnes qui m'ont déçu par leur hypocrisie, leur lâcheté, leur comportement calculateur avec moi. Je l'ai fait savoir et j'en suis content. Aujourd'hui, tout est sorti et je vis ma meilleure vie. L'exprimer c'est une étape, je ne vais pas rester accroché à ça. Puis, on fait le tri des anciens potes, on estime ce que ça va coûter de "s'alléger" et ce qu'on peut y gagner... De la sérénité.

Les Galeries et Écho sonnent comme un nouveau départ, 10 ans pile après *Famille nombreuse*.

Pourtant, quand je regarde les tracklists de mon premier et du dernier projet, je constate que certaines choses n'ont pas bougé : le côté positif d'abord, la versatilité ; et le côté éparpillé, la multitude de choix et de thèmes exploités. Artistiquement parlant, je suis assez conservateur on dirait. Un nostalgique dans l'âme.

Vous dites ne jamais vous être vu comme un rappeur "underground" et vous vous revendiquez "artiste mainstream"... que pour vous "pop" n'est pas un gros mot. Qu'en aurait pensé le Roméo ado ?

Il n'aurait pas apprécié... Et c'est un problème justement. L'hypocrisie du terme, surtout en Europe. Pop, commercial, mainstream, c'est toujours mal. Parce qu'il faut se donner une éthique artistique, qui ne vaut rien puisqu'on passe tous par des plateformes issues du même système mercantile. On fait de la musique par passion mais on la vend tous en cherchant la meilleure manière d'optimiser. Donc l'adolescent que j'étais m'aurait probablement insulté... Mais le Roméo d'aujourd'hui, heureux de pouvoir tourner en France et de passer en radio, lui aurait répondu en souriant.

Roméo Elvis Écho

STRAUSS Entertainment



Cette nouvelle plaquette vient compléter la précédente – Les Galeries – dans l'esprit de son auteur. Un disque différent, bavard mais plus posé, où il aborde d'entrée des sujets inédits ou jusque-là offlourés (écologie, économie, politique, société). Changement perceptible jusque dans l'évolution des pochettes, passant de gueules cassées on gros plan (cf. *Chocolat*) et de tons criards (cf. *Tout Peut Arriver*), à l'esthétique plus léchée et moins frontale des derniers EP.

Au rayon "invités", on croise le rappeur-loveur français Jok'Air, le beatmaker mais talentueux producteur US dreamcastmoo et l'incontournable "kotjo" Poot, qui cosigne ici le 3^e volet de leur excellente série *Smooth*. Enfin, côté prod', on retrouve les habitués Phasm et VYNR, mais aussi le rappeur lui-même sur cinq des neuf morceaux dont le joli final *Orangé (Nelly)*, hommage à sa grand-mère tout juste partie. Le Roméo nouveau est arrivé... et il va vous étonner. – NC



album

électro-hip-pop

©MARCO ZAGAGLIA

PERITELLE

TEXTE : LISON MARSIN

Fort d'un premier album quelque peu caché sous un second degré évident, PERITELLE assume plus que jamais son identité musicale sans jamais se calfeutrer dans une case. Son nouveau projet, *L'ampleur des dégâts*, sorti ce 10 janvier, se rhabille d'un tout autre équilibre, entre sérieux et grotesque.

À l'époque du premier album, on se qualifiait de groupe tragi-comique et ça nous amuse beaucoup, commence l'un des chanteurs du projet, Julien Campione. Je pense que c'est à l'image de la vie. Comme au cinéma, il y a des contrepoints, des ruptures de ton, on peut autant en rire qu'en pleurer, en avoir peur. Je trouve qu'en musique, c'est important d'avoir cet équilibre et de passer par plein d'émotions. » C'est comme ça que ça a commencé, PERITELLE, par une envie de transmettre de l'humain, sans se catégoriser, sans se justifier, tout en dérision. Parti d'un pieux hommage nostalgique à la prise pèritel, le groupe, composé entre autres du trio de musiciens Carl Roosens, Simon Carlier et Julien Campione, se démêle à présent des trop-pleins burlesques (presque canulars) initiés dans le premier album. « L'humour était une protection avant. Maintenant, on est plutôt braqués sur le premier degré, on n'a plus peur et on ne se cache plus derrière l'humour. On a trouvé notre

style avec ce deuxième album. Le vrai PERITELLE, c'est maintenant. » En cinq ans, entre la sortie du premier et du second album, le projet a basculé vers un univers électro-pop, saucé au hip-hop et « n'ayons pas peur des mots, qui tâte même la variété francophone », soutient Julien Campione. « Sur cet album, on a amené beaucoup d'instru, on s'est beaucoup ouverts musicalement. L'univers est plus cohérent et fatalement, il appelle à des textes qui se tiennent plus. » PERITELLE entretient cette fois-ci encore sa ligne de spleen, déjà présente dans le premier album, et l'attribue à une bande-son partagée entre funk et disco. « On n'essaye pas d'être modernes, on ne cherche pas à plaire ou à séduire, on est dans une intégrité totale. C'est le genre de musique qu'on aurait pu entendre il y a dix ans comme dans dix et c'est ça qui nous plaît. » Ne soyez pas tristes donc, PERITELLE reste toujours ce cocktail expérimental, certes moins rap, mais qui aime toujours rire et pleurer.



©MATHYS DOS SANTOS

EP

pop

David Numwami

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

Entre épanouissement personnel et déclaration d'amour, *I Love You* voit David Numwami célébrer sa propre vie dans un va-et-vient d'émotions sincères. En cinq morceaux assortis d'un romantisme lunaire, l'artiste découvre le monde adulte sur une touche de gospel, de chiptune, de R'n'B et de pop multicolore. De quoi faire le plein de confiance.

« À un moment, je voulais m'installer à Paris. Puis, j'ai songé à New York. Finalement, c'est quand même à Bruxelles que je me sens le mieux. »

En déroulant son plan de vol, David Numwami donne parfois l'impression de raconter ses rêves à voix haute. Mais c'est bien de sa vie dont il est ici question. Trois ans après la sortie du EP *Numwami World*, le chanteur a décidé de temporiser, mettant notamment un terme à ses longues tournées à l'étranger. « En 2015, j'étudiais

la philo à l'université de Louvain-la-Neuve. Dans le même temps, j'ai rejoint le groupe François & The Atlas Mountains. Nous avons joué à travers toute l'Europe. J'ai dû achever mon mémoire dans un tourbus. » Diplôme à peine empoché, il repart en tournée avec Charlotte Gainsbourg. « Au début, on m'avait engagé pour une quinzaine de dates. Deux ans plus tard, j'étais toujours embarqué dans l'aventure. » Le multi-instrumentiste assure également le spectacle aux côtés de Nicolas Godin (Air) et de Sébastien Tellier. « J'ai tourné en flux continu jusqu'au début de la pandémie, résume-t-il. La dernière fois, c'était avec Tellier. C'était juste l'enfer ! Pas à cause de lui mais parce que je venais de rompre avec ma copine. Loin de chez moi, j'étais incapable d'intégrer l'information. Quand je pars comme ça, j'ai l'impression d'éteindre toutes mes émotions et d'appuyer sur le bouton "Party and drugs !" » Acquitté de ses obligations pour les autres, David Numwami prend désormais du temps pour lui. *I Love You*, son nouvel EP, le confirme en cinq titres autobiographiques. Dans *Sky!*, par exemple, il fredonne « Je suis fort/Je ne suis plus le même » avec l'aplomb d'un Super Mario dopé au super champignon. « Me poser pendant deux ans, ça m'a donné l'occasion de grandir, de me découvrir en tant qu'adulte, explique-t-il. Aux études, je vivais chez ma mère. Puis j'ai enchaîné avec les tournées. Pendant tout ce temps, je n'ai jamais dû me faire à manger. Jamais dû faire mon lit, la lessive ou le ménage. Tourner avec une personnalité connue, c'est tout confort. Tu es materné du matin au soir. En contrepartie, tu t'oublies, tu perds tes points de repère. Tu te déplaces partout dans le monde mais tu n'avances plus vraiment dans la vie... »

Nomade pendant plus de sept ans, David Numwami n'avait plus de chez lui. Sans domicile fixe, il se pose un temps chez sa maman, dans le petit village de Céroux-Mousty. « J'étais là-bas, juste avec elle et son chat. C'est la première fois que je la retrouvais depuis des années. Ça m'a fait du bien d'être avec elle, de l'écouter et de me raconter. Elle n'avait pas conscience de mon mode de vie en tournée... Juste avant de rentrer à Bruxelles, elle m'a conseillé de faire une quête initiatique. » Durant dix jours, le chanteur contemple ainsi son existence depuis les forêts du Monastère Saint-André de Clerlande. « Ensuite, je me suis installé dans mon appartement. Savoir que je suis capable de me débrouiller seul, ça me procure de la confiance. » Sur *I Love You*, David Numwami soigne son amour-propre et ouvre son cœur. « Le titre du EP s'adresse aussi à la musique, dit-il. La plupart des chansons font d'ailleurs écho à cette relation. La musique est ma bouée de sauvetage. Je m'y accroche constamment. Un morceau comme *Beat* évoquait déjà ce lien à la création. Sur le nouvel EP, c'est pareil pour *Ooh Baby* ou *Good Morning!* Sortir des disques, donner des concerts ou poster des vidéos sur les réseaux sociaux, c'est chouette, ça peut être créatif. Mais ce n'est pas mon job. Mon métier, je l'ai compris avec *I Love You*, c'est juste de créer de la musique. » Reconnecté à ses émotions et à sa passion, le multi-instrumentiste pense à lui mais ne s'empêche pas de travailler avec les autres. Récemment, il a ainsi écrit *Flamme* pour Juliette Armanet. Reste qu'il aura mis plus de deux ans pour dévoiler cinq nouveaux morceaux sous son nom. « Là, c'est bon : je suis prêt pour l'étape suivante. Si je ne suis pas capable de sortir un album en 2025, je dois absolument changer de métier ! »

Ce serait vraiment dommage...



La liberté de créer des choses qui sont plus abstraites, dans lesquelles tu peux raconter une histoire surréaliste, à travers des sons. »

Contezza, l'album-concept dans toute sa splendeur

Un récit, c'est en effet ce que nous offre Laryssa Kim avec *Contezza*, son deuxième disque sorti le 16 février dernier via le label City Tracks. « *Contezza*, c'est cette idée de parcours de conscience vis-à-vis de soi-même et de ce qui nous entoure », explique-t-elle. Intégrer son parcours spirituel à ses créations musicales a toujours fait partie de la démarche de l'artiste et une chose est sûre, *Contezza* ne déroge pas à la règle : élaboré comme un album-concept, le disque dresse le cheminement interne de l'artiste face à sa conception de l'amour et aux différents apprentissages qu'elle a tirés de ses expériences. Démarrant dans l'obscurité avec *Les Amants d'Osmium - 76 OS*, le disque s'éclaircit au fil des morceaux, tout comme la pensée de l'artiste. « *On part d'un amour aveugle et lourd pour arriver dans un amour qui est bien plus léger, bien plus large et mature. On n'est plus dans l'amour possessif, mais plutôt dans l'amour pour la vie, pour les animaux, pour les autres* ». Un parcours intime et spirituel, que l'on retrouve également dans la performance live du disque, construit sur la base d'associations métaphoriques. « *Au début du spectacle, on est aveuglé par notre propre vision, notre propre blessure. Le spectacle commence alors avec très peu de lumière. Au fur et à mesure, dans ce parcours de connaissance de soi-même, on se libère des croyances limitantes sur nous-mêmes, des masques pour arriver de plus en plus à être visibles. Il y a alors plus de lumière parce qu'on dégage plus d'énergie, et en même temps, on est plus vulnérable.* »

#album

#électro

©PAULINE COLLEU

Laryssa Kim

Laryssa Kim

« J'ai envie de faire rêver les gens. »

TEXTE : DIANE THEUNISSEN

Après *Lov'em All* et *Submarine Thoughts*, la chanteuse et compositrice Laryssa Kim revient sur le devant de la scène avec *Contezza*, un premier opus d'une profondeur abyssale, niché entre musique électroacoustique, Aonirisme et spiritualité.

Une mission : faire communion

Malgré sa recherche introspective, Laryssa Kim met un point d'honneur à ne jamais imposer son point de vue ni sa grille de lecture. « *Pour moi, l'art n'est pas qu'une question d'expression. Bien sûr, je m'exprime grâce à ma musique, mais c'est également un moyen de communion (...)* Faire de la musique, c'est comme cuisiner : j'adore cuisiner, et j'adore manger, mais c'est encore mieux quand je le partage », ajoute notre interlocutrice. Dans son travail, il n'est donc ni question de contrôle, ni de nombrilisme : par le biais de sa musique, Laryssa Kim offre à son audience son ressenti, en l'invitant à faire de même. « *Mon art n'est pas un art de dénonciation. Ce qui m'intéresse, c'est de pousser l'imaginaire des gens. C'est extrêmement important pour moi de créer des espaces dans lesquels chacun puisse venir, se sentir bien et se laisser aller* ». Alors, vous laisserez-vous tenter ?

Laryssa Kim
Contezza
City Tracks



Diplômée du Conservatoire royal de Mons en musique acousmatique, Laryssa Kim a toujours perçu la musique comme un terrain de jeu sans limite : « *Avec la musique, je peux créer une illusion, une profondeur de champ, une largeur, je peux créer un espace. Si tu fermes les yeux, tu peux y croire, même si c'est un paysage fictif* », explique-t-elle. Mêlant ses textes multilingues aux éléments électroacoustiques – tantôt chaleureux, tantôt froids et plus dessinés –, l'artiste italo-congolaise navigue entre pop et ambient pour créer une musique libre et nouvelle, dépourvue des structures habituelles. « *L'espace, c'est la première chose qui m'a attirée vers ce genre de musique.* »



© THOMAS JEAN HENRI

album

folk-contemporain

cabane

TEXTE : LISON MARSIN

Ce 26 janvier sortait le second disque de thomas jean henri, tapi derrière le projet musical cabane. Après un premier album lumineux, *Brûlée* chante les revers de l'amour avec sensibilité et maturité.

Délicat, altruiste, vif... Thomas Jean Henri, artiste pluridisciplinaire, persiste et signe avec cette patte qu'on lui connaissait déjà depuis son premier album *Grande est la maison*. Voilà que *Brûlée*, qui a tout d'une déflagration musicale lente et accrocheuse, marque le second souffle d'un triptyque dans lequel il s'est lancé il y a officiellement neuf ans. « *Chaque texte, chaque chanson, a sa propre voix. Depuis le premier album, je me suis donné une période pendant laquelle j'ai décidé de lâcher prise* », sourit le musicien. Et il fait bon de retrouver sa cabane avec ce même sentiment de familiarité, qu'on considérera cette fois-ci pour son côté plus intimiste, qui octroie aussi ses moments de tourmente.

Une fable aux notes brûlantes

L'album est, une fois encore, une porte ouverte sur le confort d'un chez-soi pour le moins chaleureux. Au total, une dizaine de titres épinglent çà et là les notes d'une mélancolie encore affable. Épilogué par les anglais Kate Stables (*This Is The Kit*), déjà présente sur le premier album, et Sam Genders (*Tuong*), *Brûlée* incarne ici un long dialogue brûlant entre ses deux chanteurs vedettes. 38 minutes et 21 secondes de répliques arachnéennes, chacune se dévoilant avec une mesure toujours plus percutante. L'album commence presque à voix basse, à pas de loup, avec le titre *In Parallel*. Il se saisit, au bout de quelques minutes d'écoute, de cadences éthérées et d'atmosphères déchirantes d'émotion. *Tout Ira Bien* conclut l'histoire, en portant des derniers fragments de sagesse et de lumière jusqu'à la dernière seconde.

thomas jean henri

« Ce deuxième album m'a apporté la confiance sur le fait que j'étais capable de faire un disque. »

À l'instar de son prédécesseur, cette nouvelle production accorde à nouveau ses violons, ses claviers et son inévitable guitare acoustique. Il engage même cette fois-ci une section rythmique, délaissée dans le premier album. « *Je voulais redonner une place à la batterie, c'était comme un hommage à moi-même* », explique l'ex-batteur de Venus. Alors oui, cet album a une allure confortable et réconfortante, même sur le terrain épineux des amours désabusés et finalement brûlés.

Brûlée confie d'ailleurs les effets de l'effacement et de la disparition, non sans quelques lésions pour l'artiste. « *C'est la première fois que je fais un deuxième album issu d'un même projet. Je n'ai toujours fait qu'un seul disque avec les groupes dans lesquels j'ai joué dans ma vie*, raconte-t-il. *Celui-ci, je l'imaginais beaucoup plus ouvert, beaucoup plus joyeux. Je me suis aperçu que la matière que j'avais entre les mains était en fait très sombre, très dure, même si on voit une lumière en poindre. Mais je savais vers où je devais aller, quoi qu'en pensent les gens. Ce deuxième album m'a apporté cette confiance sur le fait que j'étais capable de faire un disque.* »

Une mélodie réconfortante entro quatre murs

Même s'il s'avère moins lumineux que le premier album, *Brûlée* reste cependant l'étendard optimiste de cabane. C'était originellement le concept même du projet. « *Cabane, c'est un endroit temporaire dans lequel on s'abrite des intempéries, météorologiques mais aussi*

sociales, politiques, amoureuses... commente thomas jean henri. On a tous besoin de ce lieu, rien qu'à nous, où on peut fermer la porte. Je voulais moi aussi pouvoir m'octroyer cette chose-là. » Rappelons-le, le musicien et photographe a eu plusieurs vies (Soy un caballo, Venus...) au bout desquelles un besoin urgent de démission s'est fait sentir. C'est en 2015, après les années Stromæ (avec lequel Thomas a collaboré), que l'artiste retourne vers la musique et la composition, dans une démarche plus personnelle. « J'ai vraiment eu l'envie de me recentrer. Je faisais toujours de la musique mais plus professionnellement. C'est ce que j'avais toujours fait de ma vie et à ce moment-là, j'ai ressenti le manque. »

thomas jean henri

« Quand tu as l'occasion de faire chanter tes chansons par Kate Stables, Will Oldham ou Sam Genders, c'est compliqué de refuser. »

Le projet cabane est alors lancé, loin du "rock" belge que l'artiste a connu. Avec un peu de matériel d'enregistrement, thomas jean henri se met à composer et enregistrer des morceaux homemade. Du projet d'album-triptyque est d'abord né *Grande est la maison* en 2020, qui est d'ailleurs presque apparu comme un acte politique pour l'artiste. « Plein de pays n'arrêtent pas de fermer leurs frontières, de se renfermer sur eux-mêmes et je ne pense pas que ce soit la solution. Grande est la maison est un symbole du cœur. La solution restera toujours dans l'ouverture, la grandeur, l'accueil et la bienveillance. » Quatre ans plus tard, *Brûlée* vient compléter une phrase encore en suspens. Car le musicien imagine alors le nom du projet comme une grande phrase qui synthétiserait trois albums, une fois les trois titres mis bout à bout. "Grande est la maison Brûlée ..." donc.

« En commençant le projet, j'avais directement eu l'envie d'écrire trois disques pour Kate Stables, à qui je voue une grande amitié et un grand respect, explique-t-il. Je trouvais ça intéressant de travailler sur un projet conjoint pendant dix ou quinze ans, voir comment nos vies pouvaient se rejoindre et observer la maturité du projet en lui-même. »

Mais tiens, pourquoi le musicien ne chante-t-il donc pas ses propres mélodies ? « Quand tu as l'occasion de faire chanter tes chansons par Kate Stables, Will Oldham ou Sam Genders, c'est compliqué de refuser. Chanter, ça n'a jamais été mon métier, même si je peux le faire. Et puis, tu n'as pas besoin d'être présent pour être présent. Il me semble que cabane me ressemble d'autant plus, parce que je n'y suis pas. »

cabane

Brûlée

cabane records



• Un album ponctué d'images

En mars 2023, thomas jean henri, également pris par la photographie, a présenté une série de 305 clichés à la galerie L'Enfant Sauvage à Bruxelles, attribuant ainsi en stop motion ses images au clip du titre *Today*. 305 jours de la place Poelaert ; admiré, immortalisé. « Du dimanche 9 janvier 2022 au lundi 9 janvier 2023, j'ai mené un rituel photographique en me

ronçant tous les jours à la place Poelaert à Bruxelles, situé à 3,8 km de chez moi, pour y photographier le ciel avec mon appareil argentique moyen format. Nous vivons tous les mêmes journées... mais en gardons-nous les mêmes souvenirs ? » Le photographe conjoint ce projet à son second album, en attendant de découvrir le dernier du triptyque.



album

variétés

©MATIAS BATALLÉ

Mathias Bressan

INTERVIEW : VANESSA FANTINEL

Le musicien-chanteur dévoilera *Ballades pour un chien noir* au Botanique le 23 mars prochain. Il s'est plié pour nous au jeu des 3 questions/3 réponses.

Le titre *Ballades pour mon chien noir* fait référence à la dépression de W. Churchill qui l'appelaient "son chien noir sur son épaule". C'est un album sombre ? Oui et non. Je partage avec lui cette affliction encore très actuelle, les tumultes du monde actuel n'aidant pas à la sérénité. Ces chansons sont apparues malgré les montagnes russes émotionnelles des dernières années et m'ont prouvé que créer était indispensable pour sortir de la grisaille. Ces constats sont au cœur de l'album, écrit pour la majeure partie après le confinement. Beaucoup de gens ont mis des projets en branle pendant cette période étrange : composer, écrire, rénover son logement, faire du pain. De mon côté, j'étais au fond du trou. Je baladais mon chien noir et il mordait tout le monde, ami-es de passage, famille. J'ai été littéralement écrasé. C'est un album cathartique qui m'a aidé à remonter la pente. Il est teinté de mes fuites, de ma culpabilité d'être immobile devant l'horreur en cultivant mes paradoxes, mais aussi d'espoir et d'utopie. Le tunnel s'allonge, mais il y a toujours une lumière au bout. Et j'aspire à la tendresse.

ment assumé d'être multi-instrumentiste, de jouer de la musique dans le premier sens du terme. Je me sens bien désormais dans le fait de ne surtout rien choisir. On a passé un temps serein et précieux à échanger, chercher des sons ensemble, dans une ambiance pétrie de curiosité quasi enfantine. On ne s'est interdit aucune direction, du moment que cela servait la chanson. Je revendique le côté "variétés", selon l'ancienne appellation de la variété. Les arrangements sont différents, les rythmes et les sons aussi. Un titre ne ressemble pas à un autre, même si on mélange néo-folk, post-rock, ambient et chanson traditionnelle.

Les textes sont toujours aussi ciselés et il se murmure qu'il y aura de la lecture : un livre-album en vue ?

Effectivement ! J'ai décidé de sortir un livre-album qui va contenir 11 morceaux et une vingtaine de textes, restés parfois longtemps dans le ventre d'un disque dur. Il y aura un code QR pour télécharger ou écouter les chansons via le site d'Igloo Records et nous prévoyons aussi une sortie numérique classique sur les plateformes. Ces textes sans musique, je n'ai pas su en former des chansons et il m'a été impossible de les effacer. J'en ai jeté beaucoup mais ceux-là se sont agrippés. Suis-je légitime en tant qu'auteur pour les publier ? Suis-je légitime en tant que musicien ? J'ai appris à vivre avec ces deux questions.

Gai chanteur sur *Entre terre et mer* (2013), batteur-chanteur sur *L'Imprévu* (2018), quel angle musical dévoilez-vous sur ce nouveau disque ? En studio avec Manu Coenen (musicien des *Hommes-boîtes* qui a co-réalisé l'album, et ami de longue date, - ndlr), j'ai totale-



album

ultra-pop

©MATTEO LAVAZZA



album

alt-pop

©YAQINE HAMZAOU

Elisabetta Spada

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

Longtemps planquée sous l'enseigne Kiss & Drive, Elisabetta Spada enchante désormais sous sa véritable identité. En quête d'authenticité, l'artiste se raconte dans un album à fleur de peau. Ultra pop et empreint d'humanité, *Home Again* dit (enfin) toute la vérité.

Certains destins s'aventurent sur des chemins imprévisibles. Celui d'Elisabetta Spada est de ceux-là. Diplômée en psychologie du travail à Rome, passée par les institutions européennes mais aussi par un télécrochet aux côtés de Julien Doré, la chanteuse s'est révélée en 2010, à Bruxelles, sous la cape de Kiss & Drive. Lauréate du Concours Circuit, elle s'affirme alors à la faveur de chansons à la mélancolie radieuse. Pas très loin des univers de Feist ou de Soko, elle entame sa carrière au plus haut niveau, partageant notamment des affiches prestigieuses avec Lianne La Havas, Puggy ou la regrettée Sinéad O'Connor. En principe, un tel décollage est l'assurance d'un succès cousu de fil blanc. Mais dans le cas d'Elisabetta Spada, c'est différent... « Je me suis sabotée, annonce-t-elle. Au fond de moi, j'entendais la voix de ma mère qui me répétait que la musique n'était pas un métier sérieux. Elle est décédée quand j'avais 22 ans mais son état d'esprit me hantait. Malgré le succès

et les encouragements du public, je me sentais illégitime. Je souffrais du syndrome de l'imposteur. » Après de multiples remises en question, la chanteuse revient aujourd'hui sous son vrai nom. « J'ai cherché à composer un album en phase avec mes émotions. Je voulais être la plus honnête possible. Mais comment prétendre à l'authenticité si, moi-même, je me cache derrière un nom de scène ? » Accompagnée par le batteur Franck Baya (Fügü Mango), le bassiste et producteur Ruggero Catania (Romano Nervoso) ou la violoniste Margaret Hermant (Echo Collective), Elisabetta Spada pose ainsi la voix sur des récits intimes, souvent bouleversants (*Sister*). Sans fard ni faux-semblant, l'album *Home Again* délivre dix titres qui, tour à tour, évoquent la malice de Kate Nash ou le panache de Florence + The Machine. « Cet album, c'est un retour à mes origines, à mes envies. C'est la volonté de m'assumer telle que je suis. » Preuve qu'il n'est jamais trop tard pour prendre le bon chemin.

Scarlett O'Hanna

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

Disparue des écrans radars après trois albums ultra soignés, Scarlett O'Hanna rompt un silence de près de dix ans. Après une crise, quelques déménagements, la chanteuse marque son retour au sommet de la pop alternative avec l'album *Precious Nothings*.

D'origine française, la traductrice Anna Muchin s'est glissée dans la peau de Scarlett O'Hanna en arrivant sur les pavés bruxellois en 2011. Animée par des envies indie-folk, la multi-instrumentiste franco-grecque a le don d'émouvoir. Modèles de pop soyeuse et mélancolique, ses trois premiers albums lui ouvrent d'ailleurs les portes du bonheur : l'AB aux côtés de Wilco, le Cirque Royal avec CocoRosie, des tournées en Allemagne ou aux États-Unis et puis... silence radio. « Après *Romance Floats* en 2014, j'ai traversé une période de deuil et de déceptions personnelles. La crise de la dette publique grecque a plongé le pays dans l'austérité. C'était un trauma collectif. Ma famille et des amis se sont retrouvés démunis. Je n'avais plus le cœur à chanter. Face à ce désarroi, j'ai eu le sentiment que nos vies n'avaient aucune valeur. D'un coup, j'ai pris conscience de la précarité et des vices du système des classes sociales. » Partie explorer d'autres formes d'écriture, l'artiste façonne des

podcasts, des BO et des génériques pour des productions audiovisuelles. Sur scène, elle tourne avec le groupe américain She Keeps Bees et compose la musique d'un spectacle dirigé par la chorégraphe Vera Tussing. Elle revient avec les sept morceaux de *Precious Nothings*. « Ce titre est à mettre en relation avec la situation en Grèce mais aussi avec ma propre expérience. Durant la pandémie, j'ai dû déménager à trois reprises. J'ai été confrontée aux réalités du marché. À Bruxelles, comme dans d'autres capitales, la crise du logement est une réalité. Ce n'est plus aussi évident de s'enraciner là où on se sent bien... » Enregistré et mixé en dix jours aux côtés de Pieterjan Coppejans (Sylvie Kreusch, Eefje de Visser), *Precious Nothings* recèle des mélodies cinématographiques et enveloppantes. Chantées en grec ou en anglais, brodées autour d'un piano et d'arrangements luxuriants, les chansons s'évadent sur les hauteurs de la pop moderne, non loin des exploits d'Angel Olsen ou de Bat for Lashes.



album # tango ©JULIE ROMMELAERE

Sonico

TEXTE : DOMINIQUE SIMONET

Groupe de tango contemporain, Sonico est le seul à jouer les œuvres sophistiquées et emballantes d'Eduardo Rovira, rival méconnu d'Astor Piazzolla. Une musique très contemporaine qui connaît un regain d'intérêt.

S'il est une musique chargée d'émotions fortes et de sensualité ravageuse, c'est bien le tango. Argentin en diable, ce tango, le groupe Sonico le porte au pinacle, comme le confirme son nouvel et quatrième album, *5,6,7,8* ou *Five, Six, Seven, Eight*. Cet enregistrement se compose de deux œuvres très ambitieuses, *Tango Buenos Aires*, d'Eduardo Rovira (1958) et *Tango Ballet*, d'Astor Piazzolla (1956), deux musiques de ballet.

Même si l'influence reste bien présente, on est loin du tango traditionnel, du tango danse de salon. Très populaire dans les années trente et quarante en Argentine, celui-ci a marqué le pas à la fin des années cinquante, perdant toute créativité. Eduardo Rovira (1925-1980) et Astor Piazzolla (1921-1992) prirent le taureau par les cornes et décidèrent de renouveler totalement le genre : c'est le "tango nuevo" d'Astor.

Sonico
5,6,7,8 - *The Edge of Tango* vol.2
El Antitango Records



Partitions au barbecue

« Le disque *Five, Six, Seven, Eight* est la deuxième partie de notre trilogie *The Edge of Tango*. Dans la première partie, nous avons reconstruit le premier groupe moderne d'Astor Piazzolla, l'Octeto Buenos Aires, qui n'a tenu que deux ans, explique Ariel Eberstein. Piazzolla trouvait qu'il n'était pas assez reconnu. C'est pour cela qu'il a brûlé les partitions lors d'un barbecue, avant de partir pour les États-Unis ».

Né à Buenos Aires en 1979 et en Belgique depuis une vingtaine d'années, le contrebassiste Ariel Eberstein a fondé Sonico en 2015. Par bonheur, lors du coup de folie destructrice de Piazzolla, son violoncelliste de l'époque, José Bragato, a eu le réflexe de balancer la partition de *Tango Ballet* sous un fauteuil, la sauvant ainsi des braises.

Il n'en fut pas de même pour *Tango Buenos Aires*, d'Eduardo Rovira, dont la partition a complètement disparu. « Nous travaillons beaucoup sur les transcriptions, explique Ariel Eberstein. C'est une tâche très compliquée, car nous partons des enregistrements originaux des années cinquante et soixante, de très mauvaise qualité. » Alors que Piazzolla est devenu mondialement célèbre, Rovira est resté dans l'ombre à l'époque, pour tomber ensuite dans l'oubli.

Cette injustice criante, Sonico s'emploie à la réparer. Le groupe, qui porte le nom d'un disque de Rovira paru en 1969, est a priori le seul à jouer cette musique. Un brin condescendant, Piazzolla dit un jour : « Il fut un temps où Rovira fut plus révolutionnaire que moi ». Pourtant, Eduardo Rovira est allé plus loin, « cherchant des connexions avec la musique classique », explique Ariel Eberstein. « Son tango nouveau est inspiré de Bach, Mozart, Beethoven, mais aussi de Stravinsky et d'Arnold Schoenberg. Il est le premier compositeur à avoir fait connaître le tango dodécaphonique, avec sa *Serial Dodecafónica*, dès 1958. »

Ariel Eberstein

« C'est une tâche très compliquée car nous partons des enregistrements originaux de très mauvaise qualité. »

Tango et jazz, même combat

De son côté, « Piazzolla a trouvé une très belle formule, qui a marché, et c'est pour cela qu'on le reconnaît ». Ariel Eberstein établit un parallèle entre l'histoire du tango et celle du jazz : « Après les grands orchestres des années trente et quarante, ils ont cherché la manière de révolutionner leur approche dans les années cinquante, avec un autre niveau de popularité, en jouant dans des clubs ». De musiques de danse, tango et jazz sont devenus des musiques de concert.

« Dans les années 80, à part la figure de Piazzolla, le tango est mort en Argentine. » Entretemps, au début des années 2000, le pays a connu une grave crise économique : « En 2001, les gens ont retrouvé la musique argentine. Quelques musiciens très connus, retraités, ont formé des jeunes, qui veulent désormais composer, chacun dans leur style », raconte le contrebassiste de Sonico. « Même si ce n'est pas encore très connu, au niveau artistique, le tango connaît un nouvel âge d'or. » « J'ai l'ambition de faire connaître ça, dit Ariel Eberstein, et d'organiser le premier festival de tango contemporain en Europe. »



© ELODIE TIMMERMANS

Céline Schoon

La soprano qui danse dans sa tête

TEXTE : STÉPHANE RENARD

Venue tard au chant baroque, la Verviétoise s'est imposée sur la scène internationale comme l'une des grandes voix de la musique ancienne. Portrait à cœur ouvert d'une épidermique à la sincérité aussi désarmante qu'attachante.

Nous sommes en 2008. Céline Scheen vient d'être élue "Jeune musicienne de l'année" par la presse musicale belge. Un coup de cœur combien légitime pour un parcours auquel les professionnels du classique prédisent de longues et belles années. Bien vu... La soprano verviétoise est aujourd'hui sollicitée par les meilleurs ensembles de musique ancienne. «*Je ne suis pas souvent chez moi!*», nous confie-t-elle, à peine rentrée de Norvège. Elle y a chanté le programme de l'album *Himmelsmusik*, nommé aux Grammy Awards, ultime étape d'un mois de janvier «*dantesque*». Et dire qu'elle faillit ne jamais faire carrière dans le chant...

Carrière n'est d'ailleurs pas le bon mot, avec ce qu'il suppose d'ambition parfois écrasante. Rien de cela chez Céline. Son désir le plus cher, qu'elle nous confia à l'époque de son prix, était de «*savourer ce qui est beau, en se tournant toujours vers la lumière des choses*». Un cap qui, seize plus tard, n'a pas varié d'un iota, même si cette grande anxieuse a dû apprendre à gérer sa médiatisation. «*Cela va un peu mieux depuis que je ne lis plus les critiques*, avoue-t-elle tout sourire. *Mais je crains toujours la façon dont sera reçu ce que je donne sur scène.*» Tel est le prix à payer quand on met la barre très haut. Les émotions qui bouleversent s'expriment toujours sans tricher.

Révélation londonienne

Si elle chante dès l'âge de 5 ans dans la chorale du village de Plombières que dirige son papa, une vie professionnelle consacrée au chant semblait cependant compromise par une fragilité pulmonaire. Alors, pour réconcilier l'adolescente avec ses poumons, on lui suggèra un instrument à vent. «*J'ai choisi la flûte sans grand amour, se souvient-elle, mais mon prof était passionnant.*» Car c'est bel et bien le chant qui la titille, même si elle sait que cela risque d'être «*laborieux*». Abandonnant ses rêves un peu fous – la chanson française et même pourquoi pas le rock – elle entre à l'académie de Verviers et se retrouve en finale des *Jeunes solistes* de la RTBF. Suivront les conservatoires de Mons et de Bruxelles, chez Marcel Vanaud, qu'elle a «*adoré*». La formation, qu'elle concrétise par deux Premiers prix et un diplôme supérieur, est exigeante mais la laisse perplexe sur son avenir. «*J'étais dans un cul de sac. Je cherchais ce que j'allais faire de ma voix. Je me suis donné une dernière chance en allant étudier à Londres. Si cela n'avait pas été convaincant, j'étais prête à reprendre des études à l'université, en psycho pourquoi pas!*»

Admise en 1998 à la prestigieuse Guildhall School of Music and Drama, elle y reçoit l'enseignement de Véra Rosza, qui perçoit très vite son talent. «*Cette extraordinaire octogénaire, qui avait enseigné à Kiri Te Kanawa, m'a appris à trouver ce qu'elle appelait "l'essence de mon timbre". Je savais enfin pourquoi j'étais faite.*»

Premières rencontres

Reste à concrétiser la révélation. En 1999, le réalisateur Gérard Corbiau cherche des "voix" pour ce qui sera un grand succès cinématographique, *Le Roi danse*, au cœur de l'univers musical de la cour de Louis XIV. «*J'ai sauté dans l'Eurostar, se souvient Céline. Et j'ai passé l'audition en chantant pour la première fois avec un accompagnement de clavecin. Quel choc! Que de temps perdu jusque-là. Je ne connaissais pas grand-chose à la musique baroque, mais j'avais trouvé ma voie.*» Et les planètes s'alignent. Car c'est Reinhard Goebel, sommité de la musique ancienne, qui dirige la bande-son du film à la tête de son légendaire *Musica Antiqua Köln*. Le courant passe. Le chef va embarquer la soprano dans ses tournées et lui ouvrir les portes de tout le répertoire germanique, dont ce fameux Bach que Céline «*place au-dessus de tout*». Et comme cette native de la frontière germanique pratique volontiers la langue de Goethe...

Ces années-là sont celles de ses premières rencontres décisives avec des chefs qui ont pour nom Jordi Savall, Leonardo García Alarcón, René Jacobs – qui lui offre ses premiers pas à la Monnaie dans *Eliogaballo* de Cavalli et *La Flûte enchantée* de Mozart. Complicité immédiate aussi avec Christophe Rousset, avec lequel elle interprétait il y a peu *Atys* de Lully à Versailles. «*Christophe m'a tout de suite accordé sa confiance. C'est lorsque je ne me sens pas*

contrainte que j'exprime le mieux les sentiments. Si on m'enferme, je m'éteins tout de suite.»

Mais la rencontre la plus déterminante des premiers temps sera celle du gambiste liégeois Philippe Pierlot, avec lequel elle vient de graver *Dolcissimo Sospiro* (Flora). Grâce à la viole de gambe – «*mon instrument fétiche, que j'aurais choisi si je n'avais pas chanté*» –, elle va découvrir, jeune chanteuse, les vertus des ornements typiques de la musique française du 17^e siècle.

Du baroque à la zumba

Voix ciselée, timbre clair, présence scénique, cette grande blonde au sourire lumineux et au parler rieur a tous les atouts pour séduire les grands du baroque. Qui ne vont plus cesser de la réclamer. Le "hic", c'est que Céline, qui avoue «*trainer depuis l'enfance le syndrome de l'imposteur*», hésite souvent avant de dire oui, «*persuadée de ne pas toujours être à la hauteur d'une partition ou d'un collègue*». Ainsi, elle refusera longtemps de travailler avec Christina Pluhar et son Arpeggiatta, dont la célébrité lui fait peur. Frayeur aujourd'hui vaincue – un nouveau disque attendu en mai –, et cela pour le plus grand bonheur des fans de la théorbiste autrichienne et de la soprano verviétoise. Laquelle reconnaît avoir «*appris à vivre avec ce stress-là*». Et les autres : «*On passe sa vie à être seul avec soi, à s'interroger jour et nuit, sur la manière dont on va interpréter et transmettre ce que l'on a en soi. Il y a des moments où cela étouffe.*»

Céline Schoon

«*Peu importe le montant du cachet ou la scène, du moment que cela soit de la belle musique!*»

Ce n'est en tout cas pas le sentiment qu'elle donne sur scène, tout entière à cet art vocal qu'elle enflamme même dans les airs les plus tendres. Elle habite littéralement chaque rôle et elle le revendique. «*Pour moi, c'est la seule manière de faire ce métier, même si elle n'est pas très orthodoxe. Les chanteurs travaillent beaucoup sur leur posture afin d'éviter tous les gestes et les mouvements parasites. Et c'est ce que j'enseigne à mes étudiants au Conservatoire de Liège. Mais quand ils me voient sur scène, ils doivent se dire que je fais l'inverse de ce que je leur dis!*»

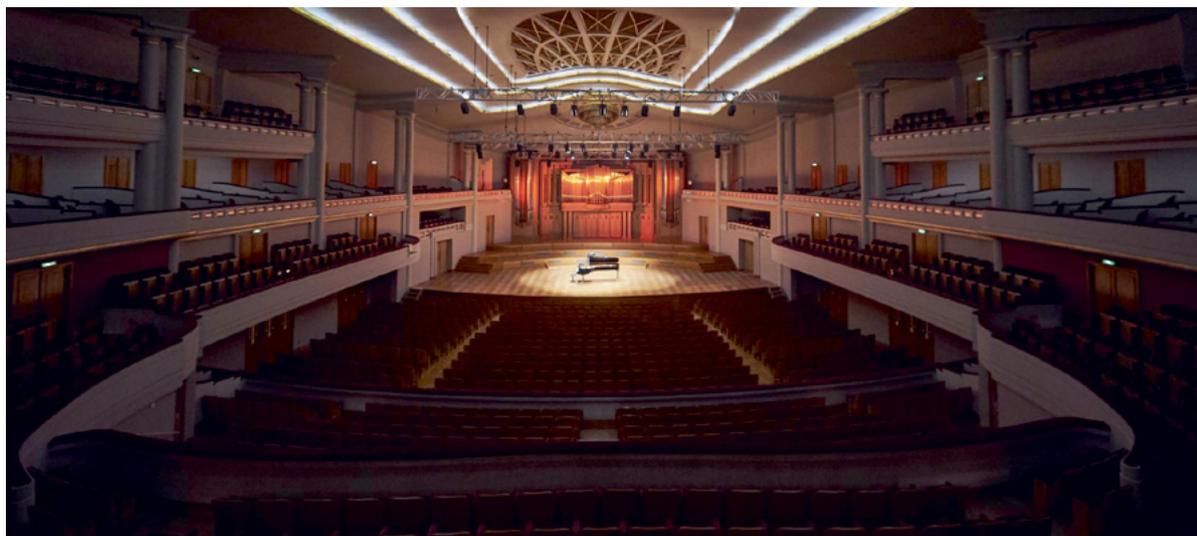
Il est vrai que lorsque l'on est aussi professeure de... zumba, on est du genre à avoir la bougeotte. Dix ans déjà en effet que Céline a craqué pour cette discipline artistico-sportive aux rythmes latinos où, une fois de plus, elle se sent moteur d'une transmission. «*Enseigner est un magnifique prolongement de soi*», assène-t-elle, même si dans la zumba, à laquelle elle prête «*une vertu antidépressive*», elle ne parle qu'avec son corps. «*Mais j'y trouve ce rythme que j'aime tant, ce rythme qui est aussi le propre de la musique baroque.*»

Elle appuie chaque mot avec cet enthousiasme rayonnant qui semble ne jamais la quitter. On le lui dit. Sourire un rien mélancolique. «*À 45 ans, je pense qu'il n'y a plus tellement de temps devant moi. Alors, j'avoue que s'il m'arrive encore de refuser des projets, je m'emballe très vite pour une nouvelle production. Peu importe le montant du cachet ou la scène, du moment que cela soit de la belle musique!*»

Et puis, cet ultime aveu, d'une sincérité désarmante, comme toujours avec elle : «*En fait, chaque fois que je me produis, j'ai la sensation que cela pourrait être la dernière fois. J'ai toujours ce sentiment d'urgence. Peut-être parce que, je l'avoue, j'ai très peur de la mort. Mais peut-être est-ce aussi cela qui me permet de profiter toujours à fond de ce que je suis en train de vivre.*» Et de le partager avec une telle fougue!

Musique classique :

entre prudence et envies d'ailleurs



À Bozar, la volonté est de construire des ponts entre musique ancienne et musique récente.

DOSSIER: VANESSA FANTINEL

La musique classique sonorise nos vies : de la pub au cinéma, elle réapprivoise un grand public qui, de son côté, s'approprie doucement l'institution. Les salles de spectacle, endroit stratégique de la rencontre, sont-elles actrices ou suiveuses de ce mouvement ? Quelles sont les attentes de l'auditoire, comment décode-t-on et traite-t-on les tendances musicales au moment de construire un programme de saison ou de festival ? Larsen a voulu en savoir plus sur la vision de nos programmeur·trices en Fédération Wallonie-Bruxelles.

Les statistiques générales, ces dernières années, montrent qu'il y a un vrai intérêt pour la musique actuelle (des compositeurs vivants donc) et pour les compositrices. Le répertoire traditionnel du Vieux Continent s'offre quant à lui de l'oxygène en misant sur les revisites, la diversité des formats et l'interdisciplinarité. Les interprètes jouent aujourd'hui un rôle de premier plan dans la perception de leur pratique, tandis que la nouvelle génération de compositeur-trices tâche de réinstaller un rapport de confiance avec les auditeur-trices.

L'équilibre des contraintes

À la rencontre des salles de concerts, aucune "vision" n'émerge au premier abord : la construction d'un programme repose d'abord sur des données très concrètes. Jean-Paul Dessy, à la tête d'Arsonic à Mons et de l'ensemble Musiques Nouvelles, parle d'une « *juste mesure entre trois dimensions* » : les artistes, les moyens financiers et les moyens humains. Et ces contraintes diffèrent sensiblement d'un lieu à l'autre : présence d'un orchestre permanent à la Salle Philharmonique de Liège, un fonctionnement centré sur la production et la diffusion au CAV&MA (Namur), tandis qu'à Flagey, on ne cache pas que la base de la programmation, c'est le bâtiment lui-même « *car le public vient aussi par affinité avec cette acoustique particulière* ».

Cet "équilibre des contraintes" est la réalité avancée par plusieurs programmateur-trices de salles, avant même que l'on ne parle de musique. Résultat : le ton des œuvres et artistes à l'affiche ne fait pas toujours l'objet d'une grande réflexion philosophique puisqu'il faut assembler un puzzle cohérent où les envies de chacun-e doivent s'accorder avec les agendas. Directeur-trices, artistes résident-es, invité-es, chef-fes d'orchestre travaillent de concert pour rassembler un public le plus large possible.

L'ancien et le nouveau

Le public : la pièce du puzzle à la fois la plus nécessaire et la plus imprévisible. En musique classique, il apparaît souvent constitué d'une base de fidèles, sensibles à la musique (à la culture en général) et rassurés par un répertoire plutôt traditionnel. La programmation doit donc « *à la fois continuer à nourrir sa curiosité (...) et s'étendre à de nouveaux venus*. » Pour savoir ce qui plaît aux un-es et aux autres, la seule donnée objective, ce sont les chiffres de fréquentation des salles et, pour garantir cette fréquentation, le parti pris le plus répandu est un délicat dosage de connu et d'inconnu, d'ancien et de nouveau. C'est le cas dans quelques-unes des "grandes maisons" : au CAV&MA, à la Salle Philharmonique de Liège, à Flagey, où les discours se rejoignent autour d'une prudence qu'on estime inévitable : « *Il faut faire confiance au public mais il faut aussi former les gens, les aider, réfléchir à l'équilibre des programmes. Si on propose au public quelque chose de nouveau, il faut aussi lui donner quelque chose qu'il connaît*. »

Pour résumer, on trouvera donc des affiches composées pour plaire et surprendre d'un même geste, avec un-e compositeur-trice superstar côtoyant une œuvre totalement inconnue, par exemple. Une formule qui peut paraître simpl(ist)e, mais qui semble fonctionner : on observe que les gens qui poussent une première fois la porte des salles de concert ont tendance à revenir.

Déconstruction et médiation

Comment motive-t-on ce public des premières fois ? Celui qui pense à la musique classique comme à un univers parallèle, qui considère cette chose, de loin, comme une grand-messe pour initiés ? Tout simplement en le prenant par la main : une patiente démarche de déconstruction est menée par les équipes pour évacuer une certaine idée d'austérité et ça passe aussi par le contexte : un accueil décontracté, la mise en scène des concerts, le travail sur l'éclairage... Et avant le grand soir, en amont, « *des clés de lecture, des séances préparatoires, des présentations, des rencontres... Il se crée progressivement un lien qui désacralise l'institution* ». La démarche de médiation est largement valorisée par les acteurs du secteur. À Liège, où la Salle Philharmonique propose une extrême diversité de formules, Robert

Coheur insiste sur cette envie de partager et défendre le répertoire à l'affiche : « *Il y a toujours quelque chose qui peut intéresser quelqu'un. Ça se joue sur les formats, horaires, durées, composition des programmes ; on tient aussi à rester cohérents, à ce que les spectacles soient profondément en adéquation avec la proposition, pour préserver la confiance, que les gens ne se sentent pas lésés*. »

Robert Coheur – Salle Philharmonique de Liège

« *Il y a toujours quelque chose qui peut intéresser quelqu'un. Cela se joue sur les formats, les horaires, les durées, la composition des programmes...* »

Oser l'audace ?

Si tous se réjouissent d'un public curieux et réceptif, les conclusions ne tirent pourtant pas toujours le même fil. À la lecture des programmes de saison, on constate une majorité d'œuvres et de compositeur-trices "à valeur sûre" : les risques restent mesurés. Mais pourquoi prendre autant de soin à guider les gens si c'est pour, à l'arrivée, ne leur proposer qu'une nouveauté timide ?

C'est que cette nouveauté, nous dit-on, doit se préparer : confronté à l'inconnu, il faudrait en moyenne deux saisons avant que le public ne suive avec son enthousiasme habituel. Gilles Ledure résume : « *Une des règles les plus difficiles à suivre est de se limiter, de rester sobres et lisibles. De ne pas commettre l'erreur de mettre notre propre goût au-dessus de celui du public. Ne jamais sous-estimer le public, mais ne jamais non plus surestimer ses propres goûts*. »

Isabelle Bodson regrette parfois ce manque d'audace, en admettant que le contexte économique et budgétaire, de plus en plus serré pour les structures, ne facilite pas les choses. « *Aux Festivals de Wallonie, notre projet global tend vers un élargissement du public et c'est un travail de compromis permanent car, culturellement, la recherche active d'une diversité dans les salles est une vraie révolution*. » Les Festivals de Wallonie proposent des concerts dans divers lieux et régions de la FWB. À ce titre, ils sont soumis aux conditions spécifiques des salles qui les accueillent, ce qui permet aussi de constater une tendance « *liée aux territoires, à leurs préoccupations et à l'offre disponible : dans les endroits où la classe bourgeoise érudite est moins représentée, on observe que la curiosité peut mieux s'exprimer* ».

Se montrer audacieux et encourager la curiosité consisterait à investir davantage dans le travail de création, impliquer d'autres univers et disciplines, prendre des risques avec des interprètes moins connu-es et oser des projets "à perte" car plus techniques, plus intimes, parfois avant-gardistes.

Confondre l'amour du passé avec le passé

À Mons, la vocation de l'Ensemble Musiques Nouvelles ("enrichir et promouvoir les musiques de création dans leur plus grande diversité") assure naturellement l'orientation d'Arsonic vers des propositions hors cadre, remarquant que « *c'est une joie de voir un public venir en confiance pour une découverte. Car il y a un danger dans la mélomanie, celui de chercher à écouter le même, à vouloir retrouver ce qui nous a touché* ».

Pour le Klara Festival – dont le thème est "Crossroads" – Joost Fonteyn prévoit des expériences innovantes, une mixité des genres et



© GABRIEL BALAGUERA

La bollo sallo de la toute récente rénovation du Grand Manège à Namur.

disciplines, et une part importante de compositeur-trices actuel-les : *« Il faut des artistes qui attirent un public, qui ont un rayonnement, mais aussi éviter de s'installer dans un système "muséal". Les gens associent souvent leur amour pour la musique du passé avec le passé lui-même. Il est important de choisir des musiciens qui vont donner un nouveau souffle aux musiques anciennes, dans une optique de redécouverte. »*

Une autre grande institution bruxelloise, Bozar, en profond remaniement depuis l'arrivée de Christophe Slagmuylder à sa direction générale, s'apprête à se distinguer en proposant, dès la saison prochaine, un programme qui élargira franchement le répertoire aux musiques actuelles et prendra le parti d'un dialogue entre le passé, le présent (et l'avenir). Aux commandes de la programmation, le nouveau venu Maarten Sterckx en est convaincu : la question n'est pas de privilégier la musique ancienne ou la récente, mais de construire des ponts entre les deux, montrer les influences de l'une sur l'autre tout en favorisant les connexions entre disciplines. Musique et architecture, expositions, projections, créations lumière... *« La jeunesse aime la musique minimaliste mais complexe (...) En conférant un aspect visuel à la musique, on peut faire émerger de nouveaux points de vue et attirer de nouveaux publics. Je crois qu'il est important de travailler la dramaturgie des spectacles. C'était déjà l'idée des Ballets russes de Diaghilev, qui connectait les arts ensemble. »*

Chez nous, la Monnaie entretient sa tradition de modernité. C'est aussi le parti pris de nos voisins immédiats de la Philharmonie de Paris et du Muziekgebouw d'Amsterdam (exemples inspirant précisément la future ligne de Bozar). Le festival Présences (Radio France) est centré (avec succès!) sur la création musicale. On peut encore citer l'Elbphilharmonie à Hambourg, l'Opéra de Paris (où le chef Gustavo Dudamel a élargi le répertoire aux œuvres anglo-saxonnes... avant de néanmoins tirer sa révérence), et que dire de la Scandinavie où l'éducation musicale est intégrée au cursus scolaire avec un effet direct sur la mélomanie de ses habitants (rien qu'en Finlande, on compte quarante-cinq festivals annuels de musique classique).

Justement. Après avoir parlé de connecter les arts entre eux, qu'en est-il des territoires? Musicien, compositeur et chroniqueur sur Musiq3, Patrick Leterme est un artiste au cœur du processus, des deux côtés linguistiques du plat pays et à l'étranger. Il insiste sur l'importance de dépasser notre champ de vision : *« Il existe des*

choses formidables qu'on ne connaît simplement pas en Belgique. Il faut déployer de l'énergie pour les faire entrer dans nos pratiques, parfois limitées par un "effet géoculturel" car au centre de l'Europe, on a le sentiment d'avoir facilement accès à tout ce qui se fait, que tout transite par chez nous, alors que plus loin, aux USA par exemple, je tombe souvent sur des compositeurs qui sont régulièrement joués et que je n'avais pourtant jamais entendus ici. Idem en Scandinavie. Personnellement, à la croisée de mes différentes "casquettes", je me donne pour mission d'apporter la Bonne Nouvelle : regardez, ça existe et c'est génial! (rires) ».

Maarten Sterckx – Bozar

« En conférant un aspect visuel à la musique, on peut faire émerger de nouveaux points de vue et attirer de nouveaux publics. »

Et pourquoi ne pas la répandre largement? Les structures qui bénéficient d'une subvention dédiée à la programmation ont tendance à plutôt développer les productions propres. Les autres, fonctionnant par coproductions et diffusion de spectacles, négocient plus largement des tournées et des partenariats avec d'autres orchestres : on y retrouve ainsi des ensembles français, allemands, scandinaves... mais les "risques" restent cependant calculés.

La mobilité des artistes et la diversité des programmations dépendraient donc, surtout, du fonctionnement économique des uns et des autres... et, parfois, des risques qu'on est prêts à prendre pour elles.



Simon Breeveld



© SIMON BREEVELD

TEXTE : DIANE THEUNISSEN

Ces dernières années, Simon Breeveld s'est frayé une jolie place au sein de la scène musicale belge avec de superbes clips mêlant 3D, motion capture, modélisme et effets spéciaux.

« Je suis un geek. Quand j'étais petit, je ne jouais pas aux jeux vidéo : je jouais à Adobe Premiere Pro et à Photoshop », nous balance Simon Breeveld l'air rieur, quelques jours après la sortie du clip *TRASH CLUB* qu'il a réalisé pour le trio Jean-Paul Groove. Après des études de réalisation à l'INSAS, ce véritable couteau suisse s'est rapidement mis à bidouiller de la 3D : « Un jour, j'ai vu qu'il y avait un plug-in pour un programme et je l'ai testé sur des potes. C'était un plug-in pour faire des visages photo-réalistes ». Un premier exercice qui lui mettra le pied à l'étrier et le poussera même à en faire une activité professionnelle à part entière. « Je me suis retrouvé à bosser sur une énorme production pour le Théâtre de la Cité à Toulouse, à gérer de la motion capture sur scène en direct. C'était un énorme dispositif avec les avatars de chaque acteur projetés sur des écrans », se remémore-t-il.

Peu de temps après, Simon a fait la connaissance de Yoann Stehr, fondateur de la boîte de production Super Tchip. « Ça faisait un moment qu'on se tournait autour pour faire des clips mais je n'avais pas encore d'identité visuelle ou d'approche particulière. La 3D, ça lui parlait, du coup on a bossé et on a lancé 500gr de ECHT! », explique-t-il. Un premier clip prometteur, qui lui a ouvert de sacrées portes au sein de l'industrie musicale bruxelloise : en deux ans, il a notamment eu l'occasion de travailler avec Shaka Shams, Avalanche Kaito ou encore Jean-Paul Groove, sa dernière collaboration en date. Situé dans une décharge modélisée en 3D, le clip de *TRASH CLUB* mêle plusieurs techniques : « Dans les objets du clip, il y a des choses que j'ai modélisées, comme le berlingot, par exemple. La poubelle, c'est du photo-scan : je prends mon téléphone, je tourne autour d'un objet duquel je fais plein de photos et après, je les mets dans un logiciel qui va recréer, sur la base des photos, l'élément en 3D. »

Bien que décidé à se replonger dans la fiction, Simon affectionne particulièrement le médium du clip : « Le clip, c'est un énorme bac à sable. J'adore cette expérience parce que ça te permet de questionner le langage. Comme c'est une structure musicale, il y a plein de moments où tu peux répondre à des éléments musicaux et provoquer des idées que tu peux difficilement aller chercher quand tu es dans une structure narrative. Dans *TRASH CLUB*, le colosse arrive juste parce qu'il y a un son de synthé à ce moment-là. Sans ça, l'image ne fonctionnerait pas. »

Labels : l'heure des choix ?



Jonathan Parmentier aka John Parm, vient de créer son propre label, Just Begun.

TEXTE : DIDIER STIERS

À l'heure du renouvellement et de l'octroi des subventions structurelles dans le domaine des arts de la scène, les “petits labels indépendants” auraient-ils été lésés ? Certains tirent la sonnette d'alarme, d'autres semblent y croire plus que jamais...

En janvier, Onlit, la maison d'édition dirigée par Pierre de Mûelenaere, décidait de raccrocher après 13 ans passés au service de la création littéraire, de Belgique et d'ailleurs. La faute au contexte économique qui a déséquilibré « un modèle fragile », et ces dernières années particulièrement « ardues financièrement ». Au passage, le même Pierre de Mûelenaere déplorait que « les modalités actuelles de l'aide à l'édition ne permettent pas de faire face aux problèmes auxquels nous sommes confrontés ».

Quelques jours plus tard, Benjamin Schoos, qui gère le label Freaksville mais aussi préside le Conseil Supérieur de la Culture de la Fédération Wallonie-Bruxelles ainsi que la FLIF, la Fédération des Labels Indépendants Francophones (comprenant une trentaine de membres), commentait la décision d'Onlit : « Elle intervient dans un contexte où l'on apprend également que la plateforme de distribution MDS Benelux (Fleurus) envisage de quitter la Belgique en 2024, une situation qui affectera gravement les éditeurs belges restants. C'est un véritable naufrage pour le secteur de l'édition littéraire en Communauté française, annonçant probablement un sort similaire dans le futur pour les labels et éditeurs phonographiques. Quelle tristesse de constater l'inefficacité et le manque de cohérence de nos politiques culturelles, malgré nos avertissements répétés au Conseil Supérieur de la Culture depuis près de trois ans ».

À l'ère du 360°

Le secteur des labels indés serait-il en état de survie ? Le paysage est plus contrasté que cela. Déjà parce qu'il faut s'entendre sur ce que recouvre le terme "label". Comme nous le rappelle Benjamin Schoos : « Certaines boîtes ont développé d'autres activités. Freaksville par exemple fait du "label service", avec du suivi de presse, de la gestion de droits, de l'accompagnement... Mais depuis quelques années, les politiques culturelles à l'égard des musiques actuelles ont été de favoriser l'accompagnement d'artistes. Ensuite, ça a été l'avènement des managers et des structures à 360°. Tout ceci a entraîné une modification dans l'attribution des subventions. Et parce que l'argent n'est pas non plus extensible, ça s'est fait je pense, en particulier, au détriment des labels ancrés dans une Fédération Wallonie-Bruxelles où, finalement, on s'est dit qu'on n'avait plus vraiment besoin de nous puisque maintenant, on peut tout gérer avec une seule structure. »

La preuve par les chiffres, avance la FLIF sur son site, à l'occasion de la validation par le gouvernement de la Fédération Wallonie-Bruxelles des renouvellements et octrois de subventions structurelles dans le domaine des arts de la scène. Constat, notamment : « Les moyens globaux octroyés au secteur de l'enregistrement sonore sont pratiquement inchangés par rapport aux aides structurelles actuelles alors que l'augmentation des budgets consacrés à la musique est de 40% selon les chiffres communiqués par le Cabinet de Madame la Ministre en charge de la Culture ». Un label comme Luik Music s'est par ailleurs vu refuser la subvention. Difficile, voire impossible de se développer, dans ces conditions ! Peut-on vivre sans ? « Oui, répond Benjamin Schoos, évoquant Freaksville. Est-ce que ce serait bien ? Non, parce qu'il faut alors faire des choix structurels : un engagement de moins, une sortie d'album de moins... »

Les dorniers romantiques

Yannick Franck, le "boss" du label Antibody, connaît bien Pierre de Mûelenaere (« Un gros, gros bossueur ») pour avoir formé avec lui le duo Orphan Swords. « Que lui arrête, ça dit quand même peut-être quelque chose sur une certaine situation. Alors oui, on pourrait blâmer les institutions, dire qu'on n'a pas assez d'argent parce que c'est chouette d'avoir des subventions. Mais c'est aussi un état des choses, dans un contexte mondial, où quelques gros opérateurs raflent toute la mise, où les goûts s'uniformisent... » Subventionner la culture ? « Ça a quand même permis à beaucoup de choses intéressantes de se faire, même si ça favorise parfois un art un petit peu trop institutionnel... »

Il a un peu le sentiment de faire partie d'une bande de derniers romantiques, Yannick Franck. Qui croient encore aux micro-mouvements musicaux, que ceux-ci vont encore être suivis : « Mais c'est

ambigu, parce qu'on est quand même dans un pays où il y a moyen de vivre, d'avoir certaines subventions. Je n'en ai jamais demandé beaucoup, toujours un peu et de façon très humble : pour un album, une aide ponctuelle... Parce que je ne veux pas passer ma vie à être un bureaucrate et faire du suivi de dossiers. Par contre, je suis plutôt content qu'il y ait encore un peu de socialisme là-dedans, un petit intérêt pour le bien commun et qu'on ne soit pas complètement en pays néolibéral délirant à 100 %. Qu'il y ait encore une envie de promouvoir des choses qui se passent ici, faites avec les mains, issues d'une diversité pas tarte à la crème, inclassable justement. »

Yannick Franck – Antibody

« C'est aussi un état des choses, dans un contexte mondial, où quelques gros opérateurs raflent toute la mise, où les goûts s'uniformisent... »

Dans ce contexte, certains se lancent et d'autres se développent. À Bruxelles, Exag' Records va fêter ses « dix ans d'inconscience et de rock'n'roll, aujourd'hui récompensés par une belle réputation forgée à coup de releases impeccables, saluées tant pour leurs qualités que pour le flair du label », le temps d'une soirée agrémentée d'une petite visite de salles de répétition, de studios et des nouveaux bureaux !

Parmi les "rookies", Jonathan Parmentier aka John Parm (anciennement Turtle Master), vient de créer son propre label, Just Begun. Ce 15 mars, quelques mois après la sortie d'un EP personnel (*End of the line*) et d'un titre entre électro-funk et house 90's (*Hurry*), le catalogue maison s'enrichira d'une compile réunissant quinze artistes belges dans le genre électro groove. « À l'origine, j'ai lancé ce label pour sortir ma propre musique. Pour l'instant, ce n'est qu'une page Bandcamp et un compte Distrokid qui me permet de la distribuer en ligne. »

Jonathan Parmentier dispose de certaines compétences, de sorte qu'il peut se faciliter la tâche. « J'ai fait des études de graphisme. Pour tout ce qui est promotion, j'arrive malgré tout à être un peu autonome. Vu le paysage belge assez réduit et que je traîne beaucoup dans les événements, le bouche-à-oreille se fait assez facilement. » Mais tout le monde ne peut pas en dire autant : « Il est clair aussi qu'on ne peut pas être à 100 % sur tous les fronts et à tous les postes. Certains subsides existent, qui permettent d'alléger un peu, mais les démarches à faire pour les obtenir prennent aussi du temps et nécessitent parfois une énergie qui n'est pas consacrée alors à la création ». Encore faut-il savoir ! « À force de contacts, j'ai pris connaissance des différentes aides disponibles sur le territoire belge. J'en ai tenté certaines, je compte en tenter d'autres. Pour mon EP, j'avais bénéficié d'un subside de la Fédération qui m'a permis de rémunérer un attaché de presse à l'étranger, et donc d'avoir des retours dans les médias, des médias de niche dans mon style de musique, mais ce n'était pas négligeable et ça m'a donné une visibilité que je recherchais. »

Quels risques financiers prend-il avec Just Begun ? « Vu que je n'ai pas encore reçu le subside auquel j'ai prétendu, j'ai dû avancer de quoi payer le mastering de cette compilation et la rémunération d'un attaché de presse à l'étranger. Mais comme je vais la sortir sur cassette, j'ai prévu un système de précommande sur Bandcamp pour financer la production. Et l'autre moyen de rentabiliser auquel j'ai pensé, c'est l'événementiel : j'organise une release party. J'espère pouvoir ainsi amortir un peu les coûts. »

Des chœurs pour faire société



La chorale Sing Out Brussels!

TEXTE : CAMILLE DE RIJCK

Dans son Histoire du Monde, le cinéaste Mel Brooks situe le début du chant choral aux tout premiers pas de l'anthropocène : des hommes préhistoriques se passent sur un chantier des pierres de mains en mains. Lorsque l'une d'elle tombe et finit sur un gros orteil : un cri ! Quoi de plus normal. Mais un cri tellement harmonieux que le chef de chantier tente de le retrouver en faisant tomber des tas de pierres sur des tas d'orteils : ténor ; soprano ; basse. Voilà comment serait né le chant choral et, chemin faisant, la musique. La thèse de Mel Brooks est évidemment farfelue, mais elle dit une vérité : le chant choral a longtemps été, pour l'humanité, un moyen de faire société. Voilà pourquoi sa pratique est plus ou moins omniprésente partout où il est question de construire des liens qualitatifs entre les êtres humains. Portrait de deux initiatives qui inscrivent la bienveillance au centre de leurs préoccupations.

Destins croisés

Dans notre récit, Emily Allison tiendra le rôle du témoin central. « Depuis toute petite, j'ai été élevée dans la culture du groupe vocal, grâce à mon papa. » Aujourd'hui à la tête de Sing Out Brussels, elle dirigea jadis une autre chorale queer baptisée Tapalanote sur laquelle nous reviendrons. « J'ai fait le Conservatoire royal Flamand aux côtés de David Linx, qui est devenu mon mentor et grâce auquel j'ai fait mes premiers pas dans la direction de l'ensemble vocal jazz de l'école. » Comment est née Sing Out Brussels ? « Je fonctionne par coup de cœur et la chorale LGBTQI+ qu'on a fondée il y a six ans est une communauté très investie, des personnalités qui ont à cœur de porter un message. »

Vic Cano, lui, est l'autre protagoniste de ce portrait. Il est originaire des Philippines et fut, pendant des années, le sous-chef d'un ensemble qui participa à différents concours à travers l'Europe. Aujourd'hui, il dirige à son tour Tapalanote. « Je suis arrivé en Belgique en 2018 et Tapalanote est mon premier ensemble en tant que chef ». C'est précisément parce qu'il s'est mis en quête d'un chœur où poursuivre sa pratique du chant que Tapalanote lui est apparu. « En définitive, quand le poste de chef de chœur s'est ouvert, j'ai envoyé mon CV sans réel espoir. » Et le voilà chef.

Vic Cano

« Il y règne une bienveillance qui permet d'être réellement soi-même. C'est donc une "safe place" pour nous. »

Une Safe Place à soi

Restons un instant avec Vic : « Je viens donc de reprendre la direction du chœur Tapalanote ; en ce qui me concerne, la majorité du répertoire était déjà fixé, mais l'essentiel de la vie d'un chef de chœur est de préparer les activités menant aux répétitions, notamment en réfléchissant aux exercices vocaux qui permettront de préparer au mieux ledit répertoire et plus particulièrement certains passages. On travaille avec certains choristes qui ne lisent pas réellement la musique, la préparation n'est pas la même que lorsqu'on travaille avec un chœur professionnel. Étant membre de la communauté LGBTQI+, je dois avouer que je me sens particulièrement en sécurité dans Tapalanote ; il y règne une bienveillance qui permet d'être réellement soi-même, surtout que je viens d'un pays où les chœurs de ce type ne sont pas légion. C'est donc une "safe place" pour nous ».

Emily Allison qui travaille, notamment, avec des personnes transgenres, rappelle que « la voix, en fonction du stade de la transition de la personne, peut être une zone de fragilité, pour une série de raisons, notamment la dysphorie. L'idée, dans un groupe comme le nôtre, est de mettre tout le monde dans le confort, que l'espace de notre travail soit littéralement une "safe place". Une personne transgenre, on va lui proposer de chanter dans un pupitre qui semble lui convenir, et iel pourra en changer selon l'évolution de sa tessiture dans le temps ».

Elle poursuit : « La tentation de dégenrer les typologies vocales existe », car « même sans parler de transidentité, il arrive qu'une femme ait une tessiture de ténor ou qu'un homme ait une tessiture d'alto. C'est comme ça. Alors, on décroïssonne, on dégenre et, à Sing Out Brussels, on a la chance que les personnes puissent se regrouper sous des typologies qui ne portent aucun marqueur de genre et autour desquelles les arrangeurs travaillent. L'essentiel est que tout le monde se sente bien dans sa voix. » Vic, de son côté, rappelle que pour les artistes de Tapalanote, il s'agit de trouver, en marge de la pure pratique du chant, un lieu où on est pleinement libre d'être soi-même.

Emily Allison

« Que ce soit face à mes propres enfants ou devant des artistes de chœur, je ne crois pas un seul instant à la pédagogie du professeur sur son piédestal qui impose sa vision d'une œuvre de manière tyrannique. »

Chant et vulnérabilité

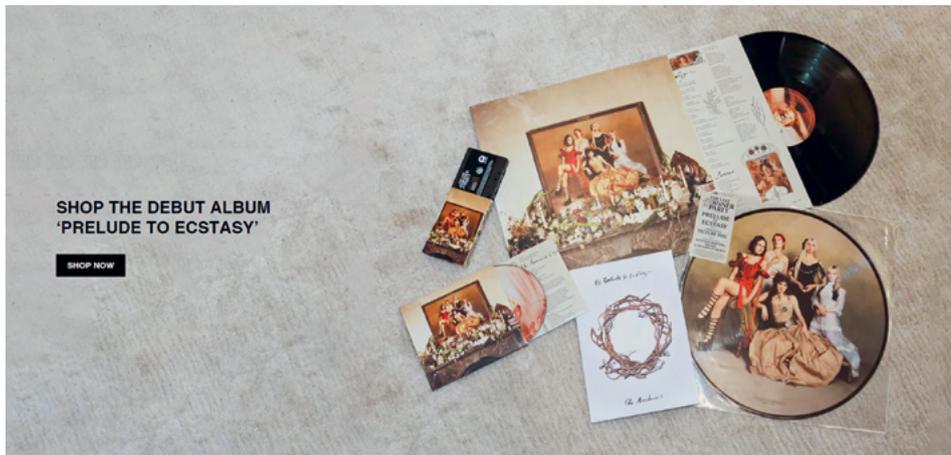
Quand on chante, on est à nu. Sans même parler d'être sur scène. Emily Allison le rappelle : « Le simple fait de s'exposer est déjà un facteur de vulnérabilité. Dès les premières auditions à Sing Out Brussels, je tente de détendre l'atmosphère, que les choses se fassent petit à petit, sans brutalisation d'aucune sorte, tant je sais que ces épreuves peuvent parfois être complexes. En revanche, chanter en groupe renforce la confiance, y compris lorsque l'on se produit devant un public. Ce sont des points qui me touchent particulièrement parce que j'y ai été confrontée dans mes propres apprentissages : notamment le manque de confiance, le jugement, l'absence d'écoute ; j'essaie de construire ma pédagogie sur le modèle inverse. On réfléchira justement à des notions d'encouragement et de valorisation. »

Pour Vic, la notion de rigueur prend tout son sens dans le plaisir collectif de répéter : « On doit s'amuser, mais n'oublions pas que notre but ultime est de produire une musique de qualité. Je ne leur demande pas de se surpasser, mais au moins d'arriver à la répétition avec une idée du son harmonieux qu'ils et elles vont produire. »

Dynamique de groupe

Longtemps, de grands chefs d'ensembles, virtuoses et ronflants, ont pu sembler prétendre que, par la force de leur poigne – et par elle seule ? – des résultats musicaux pouvaient être atteints. On parlait même de la nécessaire sévérité menant à l'excellence. Les esprits semblent avoir bien évolué ; ce que souligne Emily Allison : « Disons que dans la mesure où, avec ma chorale queer, on tente de déconstruire le patriarcat, c'est plutôt dans une démarche absolument inverse que nous nous positionnons. Que ce soit face à mes propres enfants ou devant des artistes de chœur, je ne crois pas un seul instant à la pédagogie du professeur sur son piédestal qui impose sa vision d'une œuvre de manière tyrannique ». On apprendra, au fil de l'interview, que le travail de fin d'étude d'Emily portait précisément sur la relation professeur-élève, partant du film *Whiplash*, absolument tétanisant, de Damien Chazelle et arrivant à la conclusion qu'une méthodologie valorisante est infiniment plus adaptée, dans tous les cas, que les cris et la fureur.

Les superfans, nouvelles vaches à lait de l'industrie musicale ?



The Last Dinner Party vous invite à ouvrir le portefeuille!

TEXTE : DIDIER ZACHARIE

Comment trouver un modèle économique applicable sur internet ? C'est la question que se posent plateformes et majors du disque depuis une vingtaine d'années. En 2024, l'industrie musicale semble miser beaucoup sur les "superfans". Mais kesako exactement ?

En septembre dernier, Deezer et Universal trouvaient un accord sur un nouveau modèle de rémunérations des artistes via le streaming. Concrètement, les artistes ayant plus de 500 auditeurs et 1.000 écoutes par mois seraient mieux rémunérés que les autres et l'écoute "active" compterait double d'un stream "passif". Le maître-mot de ce modèle "artist centric" étant de valoriser "l'engagement" des fans.

« Une idée que je trouve intéressante », dit Sophian Fanen, observateur de l'industrie musicale pour *Les Jours* et également auteur d'un livre de référence, *Boulevard du stream*. « Depuis quelques années, les plateformes utilisent les algorithmes pour prendre l'auditeur par la main et lui proposer des choses à écouter. Et ça, fondamentalement, c'est le modèle de la radio. Et redonner de la valeur à l'écoute active me paraît une bonne chose. »

Mais ce n'était que la première étape du plan d'Universal Music Group (UMG), la première des majors du disque qui pèse près de 30% du marché, pour encadrer la musique sur internet et en dégager des revenus. Dans une lettre à ses actionnaires, Lucian Grainge, le grand patron d'UMG, a détaillé « le prochain focus de notre stratégie », à savoir « agrandir le gâteau pour les artistes en renforçant la relation entre artistes et fans à travers les produits et expériences pour "superfans" ».

Superfan : le mot est lâché. Repris par le patron de Warner, la troisième major (20% de parts de marché) : « Nous devons développer nos produits et expériences entre artistes et superfans. Chacun veut une relation plus profonde. Or, c'est un terrain qui est sous-monétisé ». Le superfan, nouvelle vache à lait de l'industrie musicale ?

Superfans, merch et VIP Experiences

Les fans hardcore ont toujours existé. Il suffit de revoir des images des concerts des Beatles ou d'apprécier la dévotion des fans d'Iron Maiden par exemple. Mais « internet a fait exploser ce phénomène », dit le sociologue Gabriel Segré, auteur de *Fan de... Sociologie des nouveaux cultes contemporains*.

Les réseaux sociaux offrent une relation (prétendument) directe entre les fans et leur idole. Chaque star a sa communauté de fans : les Swifties pour Taylor Swift, la BeyHive de Beyoncé, les Little Monsters de Lady Gaga... Les observateurs les appellent les Stans (du nom de la chanson d'Eminem), à savoir des superfans obsessionnels qui connaissent tout de la vie de leur idole et sont prêts à dépenser des fortunes pour se rapprocher d'elles, d'une manière ou d'une autre.

C'est ainsi qu'on a vu se développer le merchandising au début des années 2000 – un business qui dépasse largement la vente du classique t-shirt et est aujourd'hui une manne financière non négligeable pour tous les groupes et artistes – et les VIP Experiences, dans les années 2010 – à savoir un traitement particulier "offert" aux fans lors de concerts (de type "meet & greets", goodies, assister au soundcheck du groupe, avoir des places au premier rang...).

L'offre VIP varie d'un groupe à l'autre et plusieurs packages sont souvent disponibles. Mais leur prix dépasse bien souvent les 1.000 euros... Ce qui ne rebute pourtant pas les superfans, bien au contraire. Comme l'exprimait si bien un fan de Metallica sur Reddit lors de la tournée Hardwire de 2017 : « WTF!? Tu peux jouer sur une de leurs guitares ??? Je dépenserais 2.500 boules rien que pour ça ! ».

« Les fans, quand ils sont véritablement investis, ont tendance à développer le sentiment qu'ils ont contracté une dette à l'égard de leur idole, dit encore Gabriel Segré. Ils se sont construits en rapport à elle et se disent épanouis dans cet univers de fan, à tel point que payer des sommes importantes est aussi une façon de s'acquitter de leur dette ». Et cela, l'industrie musicale l'a bien compris.

Fan club sur plateforme

Maisons de disques comme plateformes cherchent à développer ce lien entre l'idole et ses superfans. Déjà, Spotify prévoit de lancer une nouvelle fonctionnalité intitulée "Superfan Club" sur son appli. Il s'agit "d'offrir" aux abonnés à ce club, des contenus et communications exclusives. En somme, il est question d'installer le fan club sur la plateforme. Évidemment, l'accès au club coûtera plus cher qu'un abonnement classique...

Chacun y sortira gagnant, du moins du point de vue de l'industrie : les plateformes, les maisons de disques et les artistes y dégouteront de nouveaux revenus ; quant aux superfans, ils auront le sentiment de renforcer le lien avec leur idole et trouveront de quoi déboursier toujours plus dans de nouveaux "produits exclusifs" ou à "édition limitée"...

Selon une étude de Goldman Sachs, il y aurait environ 20% de superfans potentiels sur les plateformes de streaming (UMG table même sur 30%). En considérant que l'accès au "Superfan Club" coûte deux fois le prix d'un abonnement classique, cela pourrait rapporter 4,2 milliards de dollars supplémentaires par an à l'industrie.

Gabriel Segré

« Les fans, quand ils sont véritablement investis, ont tendance à développer le sentiment qu'ils ont contracté une dette à l'égard de leur idole. »

Potits et grands

D'aucuns s'inquiètent de cette exploitation des fans à l'heure où les médias spécialisés disparaissent les uns après les autres – à l'image de Pitchfork, site musical de référence aux États-Unis et au-delà, qui est en passe de devenir une rubrique du magazine masculin GQ... Cette focalisation sur les fans ultra ne risque-t-elle pas de favoriser les pop stars et d'augmenter un peu plus l'écart qui se creuse entre "gros" et "petits" artistes ?

Pour les observateurs comme Lara Cohen de Linktree, service très prisé qui sert de page de destination pour tous les médias sociaux auxquels on est membre, il est certain que les musiciennes ne peuvent plus se contenter d'être musiciennes si elles veulent percer. Iels doivent maîtriser leur communication sur les réseaux pour construire et "mériter" une fan base solide et fidèle. En somme, ils doivent devenir "leur propre petite entreprise".

Alors que l'accord entre Deezer et Universal laissait imaginer un système "artist centric" qui valoriserait l'écoute active, bref, l'amour de la musique et le soutien aux "niches" musicales, la focalisation sur le superfan comme vache à lait rebat à nouveau les cartes. Le modèle entrepreneurial/communicant qui est déjà dominant (sinon essentiel) aujourd'hui, a de beaux jours devant lui. Quant aux autres qui ne cherchent qu'à faire de la musique...

« Quelque part, être normal, ce n'est plus vraiment tolérable, nous disaient les Girls in Hawaii en novembre dernier alors qu'ils s'apprêtaient à fêter leurs vingt ans. Le groupe qui n'est pas doué en marketing parce que ce n'est pas sa sensibilité, il est quasiment forcé de s'y mettre. On a la chance d'être devenu un groupe repère, mais aujourd'hui, un groupe un peu timide qui fait de la musique mélancolique en regardant par terre, pour se faire remarquer, ça risque d'être compliqué ». Et ce n'est pas les superfans qui risquent d'y changer quoi que ce soit... Bien au contraire.

L'Eden



TEXTE : DIANE THEUNISSEN

Niché en plein cœur de Charleroi, le centre culturel l'Eden a une seule mission : faire briller la culture locale et internationale au sein d'un lieu inclusif, mêlant les disciplines et les publics.

L'Eden, un espace pluriel

L'Eden s'est toujours imposé comme l'un des lieux phares de la scène culturelle en Fédération Wallonie-Bruxelles. Initialement, il s'agissait d'un théâtre : « Dans les années 1890, on y présentait des opérettes, des spectacles wallons. Le théâtre a fait faillite lors de la Première Guerre Mondiale, puis le bâtiment est devenu une salle des fêtes, une salle de boxe, une salle de catch. Une salle polyvalente, comme toutes les villes en ont », explique Fabrice Laurent, directeur de l'Eden. « L'Eden, c'est le fruit d'une époque. Les salles de spectacle, on les appelait toutes L'Eldorado, Le Paradiso, L'Alhambra... Il y avait toujours une notion de paradis terrestre », ajoute-t-il.

Un lieu vivant et empreint d'histoire, qui, dans les années septante, est devenu un centre culturel à part entière. Un lieu d'expression et de partage, tourné, entre autres, vers la musique. « Historiquement, c'était du blues et de la chanson française. Aujourd'hui, c'est une programmation musiques actuelles au sens large : pop, rock, rap et d'autres styles », explique notre interlocuteur. Monument incontournable de la scène locale, l'Eden porte une attention particulière aux talents carolos : « L'artiste qui a le plus joué à l'Eden depuis une dizaine d'années, c'est JeanJass. Il a d'abord fait des concerts avec son premier groupe, puis il est passé quasiment chaque année, que ce soit en solo ou avec Caballero ». Cela dit, la programmation de la salle reste variée, s'étendant également à la scène flamande et internationale. « Culturellement, on a tendance à être un peu trop coupés de la Flandre. Je pense que c'est important de maintenir le lien », souligne Fabrice Laurent.

Formé de bureaux, d'une salle de spectacle et d'une superbe brasserie munie de frises et de colonnes – reliques de l'ancien théâtre –, l'Eden abrite aujourd'hui de multiples activités : « À l'origine, l'Eden est une salle de spectacle dans laquelle on fait beaucoup de choses. Non seulement on a un gradin qui peut se replier – ce qui nous permet de faire du théâtre ou des concerts debout –, on a aussi une brasserie dans laquelle on mange à midi, on fait du slam, du stand-up, des conférences et des concerts debout », ajoute Fabrice Laurent. « On défend l'idée d'être un centre culturel qui est un lieu de vie avant d'être une salle de spectacle. »

Fabrice Laurent

« L'Eden est une salle de spectacle dans laquelle on fait beaucoup de choses. »

Un emplacement stratégique

« À Charleroi, il y a une ville haute et une ville basse. On est vraiment situés entre les deux, à l'entrée d'un quartier en pleine transformation, qui s'appelle maintenant Charleroi District Créatif », explique notre interlocuteur. Situé en plein centre-ville, à deux pas du Vecteur et du Palais des Beaux-Arts, l'Eden est habitué à collaborer avec les autres opérateurs culturels locaux, avec lesquels il forme une jolie famille : « En musique, on coordonne aussi la plateforme Fête de la Musique à Charleroi ».

Le Cinq, une nouvelle extension qui tombe à pic

« L'Eden est situé au numéro 1 et au numéro 3 du Boulevard Bertrand à Charleroi. Le Cinq, c'est le numéro 5 », ajoute Fabrice Laurent. Le Cinq, c'est la nouvelle extension dont bénéficie désormais le centre culturel : un lieu annexe à la Brasserie, à la salle de spectacle et aux bureaux, situé dans une ancienne école au look industriel, donnant une vue superbe sur les usines. Un espace d'ateliers, de répétitions, de résidences et de showcases, qui accueillera notamment les artistes programmés au festival EMERGE! le 12 avril prochain. « Au départ, on imaginait plutôt y faire des résidences théâtre et jeune public et finalement, on commence à y faire des résidences musique », note Fabrice Laurent. « Le projet de l'Eden prend une couleur en fonction des envies et des attentes des associations et des artistes (...) On a pensé la rénovation de l'extension en nous disant que le projet pouvait évoluer au fil des ans. »



Une vocation socio-culturelle

En plus de favoriser la création, l'Eden met un point d'honneur à tisser des liens forts avec la communauté locale. À l'intérieur et en dehors des bâtiments, diverses activités sont mises en place pour redynamiser le centre-ville : « Le projet le plus important de l'année, c'est la dynamisation du Carnaval de Charleroi avec des ateliers qui se déroulent dans les maisons de jeunes, dans les espaces citoyens du CPAS et avec différentes associations locales », explique Fabrice Laurent. Certains ateliers se sont également déroulés à l'intérieur du centre, comme la confection de masques avec les enfants. Un espace pluriel et inclusif, donc, qui mêle et rassemble les publics : « On vient à l'Eden pour différentes choses : pour venir y manger à midi, pour participer à une réunion, pour participer à un atelier le mercredi après-midi, ou, dans le cas des artistes professionnels, pour répéter. C'est une volonté de mélanger délibérément des activités de la citoyenneté, des pratiques amateurs et des pratiques professionnelles ». Travaillant main dans la main avec les associations locales, l'Eden propose également des activités destinées aux jeunes adultes, mêlant culture et expression identitaire. « Chaque année, on accueille la soirée annuelle de l'équipe de roller derby de Charleroi et on fait une soirée roller disco dans la salle. On a aussi un concours de danse hip-hop qui s'appelle le HIP-HOP A6000 », ajoute notre interlocuteur.

L'Eden, un centre culturel emblématique qui porte particulièrement bien son nom.

• EMERGE!

Le 12 avril prochain se tiendra la douzième édition du festival EMERGE!, une journée dédiée à la musique alternative et à la découverte de nouveaux talents. Au programme : des concerts et DJ sets programmés par Magma, Fivo Oh!, SuperKarma, Odessa – Maison d'artistes, Potor Vorstraeten Agency, [PIAS], le Vecteur et l'Eden, qui joignent leurs forces pour mettre un coup de projecteur sur les nouveaux visages de la scène actuelle. À l'affiche, on retrouvera les artistes belges Ciao Konnodg, RaqL, YOROCHO, ILA, MIMI, L4U, Youniss, Floemo, Grégoire Gorstmans, Analog Memory et Spectral Class,

mais aussi les Français de Solono et Gwendolino, ainsi que l'américain vōx. « Cette année, on remet le couvert parce qu'on a vraiment eu un super feedback l'an dernier. Que ce soit les pros ou le public, tout le monde a trouvé ça génial », explique Nathalie De Lattre, programmatrice Musiques actuelles de l'Eden. Se déroulant dans les différentes salles de l'Eden – dont Le Cinq, nouvelle annexe du centre culturel –, l'évènement sera divisé en showcases de 30 minutes accessibles à toutes, précédés d'une après-midi d'information et de réflexion sur la scène musicale émergente.

Décryptage

Réforme du statut d'artiste, mode d'emploi



Bienvenue sur le portail dédié aux artistes : www.workinginthearts.be

TEXTE : DIDIER ZACHARIE

Depuis le 1^{er} janvier, la réforme du statut d'artiste est dans la place. Qu'est-ce qui change ? Qui y a droit ? Comment s'y prendre ? Suivez le guide.

C'était dans les cartons depuis un moment. Cette fois, ça y est. Le statut d'artiste a été réformé et cela concerne différents secteurs comme les arts audiovisuels, les arts plastiques, la musique, la littérature, le spectacle, le théâtre, la chorégraphie et la bande dessinée. Attention, il n'y a pas que les artistes stricto sensu qui peuvent bénéficier de régimes avantageux mais aussi les activités artistiques-techniques et les activités artistiques de soutien. Commençons par quelques mises au point pour s'y retrouver. Toi qui es musicien ou qui cherche à le devenir, ouvre l'œil, ceci est pour toi.

La bonne adresse, le bon terme

Pour commencer, une seule adresse, <https://workinginthearts.be>. C'est là et uniquement là que ça se passe. Toutes les informations dont vous avez besoin y sont reprises et c'est à cette adresse que vous devrez soumettre votre dossier.

Ensuite, utilisons les bons termes. Ne dites plus statut d'artiste, le mal nommé qui, d'ailleurs, n'a jamais été le terme officiel. À la place, ce qui est recherché par tous les artistes du Royaume, se nomme **Attestation du Travail des Arts (ATA)**. Ce n'est pas très funky, certes, mais c'est vers cela que tous les efforts doivent tendre. L'ATA, c'est le Graal. Une fois en poche, vous bénéficiez d'un régime spécial spécialement destiné aux travailleurs des arts.

C'est la **Commission du Travail des Arts** qui est chargée de fournir l'ATA. Elle remplace la Commission Artistes, est composée à 50% d'artistes et de travailleurs du secteur culturel (c'est mieux qu'avant) et elle étudiera votre dossier selon deux critères : s'agit-il d'une activité "artistique et nécessaire" et s'agit-il d'une activité "principale". Nous y reviendrons. Pour l'heure, sachez qu'il existe trois types d'ATA.

Trois types d'Attestation du Travail des Arts

Notez déjà que ce n'est pas vous mais la Commission du Travail des Arts qui décidera auquel de ces trois types d'ATA votre dossier appartient. Pour chaque type, vous devrez prouver que vous respectez certaines conditions.

L'ATA "ORDINAIRE" (valable 5 ans, renouvelable) : cette attestation sera octroyée au travailleur qui apportera la preuve "d'une pratique artistique professionnelle dans les arts". Concrètement, si vous prouvez que vous avez gagné plus de 65.400 euros bruts les cinq dernières années, c'est dans la poche ; si vous avez gagné entre 1.000 et 65.400 euros bruts en cinq ans, votre dossier sera étudié de fond en comble selon les deux critères cités plus haut ; si vous avez gagné moins de 1.000 euros brut les deux dernières années, votre dossier sera refusé.

L'ATA "PLUS" (valable 5 ans, renouvelable) : pour les travailleur-euses des arts qui vivent de leur pratique, cette attestation donne le droit de revendiquer un système d'allocation spécial. Concrètement, si vous prouvez 156 jours de travail sur les 24 derniers mois ou des revenus de plus de 11.274,12 euros bruts en tant que salarié (toujours sur 24 mois), vous y avez droit.

L'ATA "DÉBUTANT" (valable 3 ans, non renouvelable) : pour les fraîchement diplômé-es de l'enseignement artistique supérieur ou qui disposent d'une formation/expérience professionnelle équivalente dans un secteur artistique. Sur la base d'un plan de carrière ou d'entreprise (ou si vous êtes en train de suivre une formation pour développer un tel plan) et si vous pouvez prouver que vous avez effectué au moins cinq prestations ou obtenu un revenu brut de 300 euros "dans le cadre des activités dites principales au cours de la période de 3 ans précédant la demande", cette ATA est pour vous. L'idée est de soutenir les débutant-es qui se lancent dans le secteur culturel.

Pour les artistes amateur-es

Nous n'en avons pas encore parlé, mais sachez qu'il existe aussi des Indemnités des Arts Amateurs (IAA). Lesquelles remplacent le Régime des Petites Indemnités (RPI). Cela signifie que le système de défraiement forfaitaire ne pourra plus s'appliquer chez les professionnel-les du secteur artistique et que seuls les amateurs sont compris dans ce nouveau système d'IAA.

Les critères pour être considérés comme artiste amateur-e sont les suivants : des prestations artistiques de maximum 30 jours par an et

un maximum de 7 jours consécutifs pour un même donneur d'ordre ; des indemnités forfaitaires de maximum 77,22 euros par jour et par donneur d'ordre. Tout est parfaitement expliqué sur <https://www.workinginthearts.be/fr/amateur>

La procédure à suivre

Après la théorie, la pratique. Et pour cela, une seule adresse, toujours la même : <https://www.workinginthearts.be/fr>. Cliquez sur l'onglet "travailleurs professionnels", puis "comment introduire ma demande en ligne", on vous fournira des tutos vidéo et autres manuels pour vous expliquer comment faire. C'est simple, clair et efficace. Mais faites en sorte de bien remplir votre dossier avant de l'envoyer – une fois envoyé, vous pourrez modifier quelques points mais pas tous.

Concrètement, vous pouvez soumettre votre dossier à partir du 1^{er} janvier 2024. En clair, c'est passé, c'est maintenant. Une fois votre dossier transmis, la Commission du Travail des Arts se penchera sur celui-ci. On l'a écrit, selon deux critères d'évaluation (en plus de la preuve des revenus) : 1. S'agit-il d'une activité "artistique et nécessaire" et 2. S'agit-il d'une activité "principale" ?

Activité "artistique et nécessaire", c'est-à-dire que les prestations concernent bien un des arts repris dans la législation et "qu'en l'absence de celles-ci, le même résultat artistique ne pourrait être obtenu". Cela inclut donc les activités artistiques techniques et de soutien.

Activité "principale" : il faut que le volume d'activités soit représentatif du fait que les prestations soumises constituent une activité professionnelle principale. Charge à la Commission de décider ce que "principale" signifie très exactement, mais considérez que vous devez y passer vos journées – et plus si affinités. Après quoi, comme on dit, on vous rappellera...

Une fois le dossier envoyé...

Après avoir envoyé votre demande, vous n'avez plus qu'à attendre. Mais pas sans rien faire. Dans la "technocité" qui est la nôtre, un problème est vite arrivé. Et il peut mettre tous vos espoirs à terre. En somme, il vous est demandé de vérifier de temps à autre vos spams, des fois que la réponse ne s'y soit pas perdue... Le meilleur moyen de ne pas attendre dans le vide est d'activer votre eBox. Vous y recevrez un mail de confirmation automatique de réception de votre demande. Une fois que la Commission aura pris une décision concernant votre dossier, vous recevrez cette décision dans votre eBox – si celle-ci est activée. Si ce n'est pas le cas, vous recevrez la décision par courrier postal. Vous pouvez également consulter la décision dans votre profil sur la plateforme de Working in the Arts.

Si votre demande a été annulée ou si vous avez reçu une décision de refus, vous avez la possibilité de soumettre une nouvelle demande à raison de deux demandes maximum par année civile.

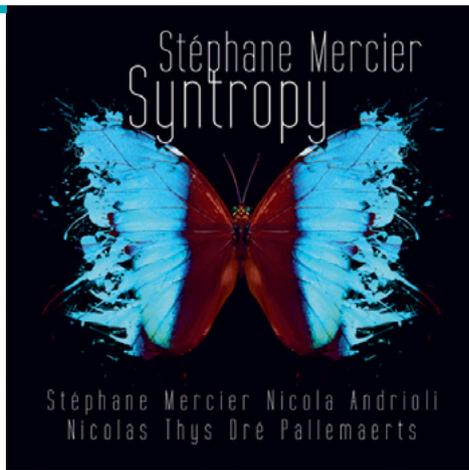
En cas d'octroi de l'ATA, vous pouvez introduire une autre demande au plus tôt deux ans avant la fin de la période de validité de l'attestation en cours. Sauf si vous disposez d'une ATA "ORDINAIRE". À ce moment, vous pouvez faire une autre demande un an déjà après l'octroi de l'attestation. Et si vous avez reçu une ATA "ORDINAIRE" dans le cadre des mesures transitoires 2023-2024, il n'y a pas de délai d'attente.

Mais tout cela devient très technique. Une seule adresse avec toutes les questions, toutes les réponses et tout ce que vous devez savoir : <https://www.workinginthearts.be/fr>

• Le point de vue de FACIR

Cette réforme était attendue depuis très longtemps. Avec d'autres fédérations, nous avons participé à toutes les discussions de préparation et suivies ses évolutions de près, afin de tendre vers un système qui corresponde au mieux aux réalités des artistes. Si certains éléments sont des avancées indéniables (accès facilité, fin des contrôles de l'ONEM, temporalité élargie), d'autres soulèvent encore des

interrogations (traitement des dossiers par la commission, situation des personnes travaillant à temps partiel). Le challenge des prochaines années sera pour nous d'accompagner les musicien-nos dans leurs démarches, pointer les problèmes qu'ils rencontreraient et, le cas échéant, améliorer le mécanisme avec le prochain gouvernement. Nous continuerons à vous informer sur le sujet via notre site : www.facir.be.



Stéphane Mercier

Syntropy

Step By Records

Calling For Desmond, *Quantum Stereo* et maintenant *Syntropy* : avec trois albums en un an, Stéphane Mercier ne se positionne cependant pas comme un disciple d'Alekseï Stakhanov. « *Les graines semées pendant 30 ans ont germé*, dit-il, *et la bonne matière arrive de manière exponentielle. C'est aussi le résultat de rencontres depuis des années.* » « *J'étais un peu freiné par les maisons de disques ; elles n'ont plus rien à offrir* », tient-il à préciser, lui qui a créé sa propre étiquette, Step By Records, qu'il compte bien ouvrir à des projets autres que les siens. Bien sûr, tout est lié et, dans *Syntropy*, le saxophoniste alto ne renie pas l'influence de l'un de ses pairs, Paul Desmond, auteur de *Take Five* et longtemps membre du quartette du pianiste Dave Brubeck. Cool en diable, *Syntropy* se joue également en quartette avec piano au Nicola Andrioli et la rythmique éprouvée constituée par Nicolas Thys à la basse et Dré Pallemærts à la batterie. À part *You Are So Beautiful*, ballade classique de Billy Preston et Bruce Fischer dont Joe Cocker a fait un succès en 1974, Stéphane Mercier a quasi tout écrit : « *Je compose extrêmement vite quand je sais pour qui je compose. Le moteur, ce sont les gens qui vont jouer. Duke Ellington procédait de la même manière* ». Matérialisé par un papillon sur la pochette, *Syntropy* signifie que « *l'énergie va dans le même sens* », explique le saxophoniste. De fait, l'album a été enregistré par Rudy Coclet (Arno, *Girls in Hawaii*) en deux heures et demie, « *et on lit le moins possible la partition. On fonctionne à l'intuition, pour garder toute la fraîcheur* ». Que ce soit dans la ballade ou sur un tempo enfiévré, c'est bien une impression vivifiante de spontanéité et de complicité que dégage *Syntropy*. Et cool avec ça ! – **DSi**



Amorosa
Petit Soleil

Cypres

La collection Open du label Cypres se fait l'écho d'un projet en français : Amorosa (ex-Rosa Quartet), de la chanson vivifiante aux élégantes harmonies jazz et folk. Deux singles avant la sortie du disque : après *Petit Soleil*, *Cache-cache* est sorti fin janvier, assorti d'un clip qui pose un sourire sur la mémoire, le cheminement du deuil et l'élan de vie au bout. Stéphanie Sculture s'empare avec rondeur de la langue de Molière à laquelle elle imprime ses propres références ensoleillées. Composée et écrite par la chanteuse, la chanson se déploie sur deux rythmes brésiliens avec la complicité de son compagnon et guitariste Matteo Carola, Philippe Caporali (contre-basse) et Falk Schrauwen (percussions). Le fantôme de Paris Combo n'est pas loin ! – **VF**



Lorenzo Di Maio

Ruby

Igloo Records

Décidément, Lorenzo Di Maio ne semble pas trop attacher d'importance à un style (même si le sien est assez reconnaissable et singulier). Il se laisse plutôt porter et inspirer par l'ambiance qui l'entoure. Avec *Ruby*, il explore cette fois une facette plus soft rock dans un idiome jazz. Les mélodies développées ici se parent peut-être d'un parfum eighties, laissant le groove lancinant faire son travail par l'entremise du drumming de Pierre Hurty et les nappes brumeuses électroacoustiques distillées par Cédric Raymond. Lorenzo peut ainsi croiser les cordes avec celles du piano de Wajdi Riahi, toujours aussi brillant et lumineux dans ses interventions. La musique proposée a quelque chose de spontané, tantôt lyrique, voire onirique, tantôt plus saturée. Lorenzo a écrit des thèmes simples et courts qui permettent au groupe de les harmoniser, d'inventer et d'avancer en rangs serrés. – **JP**



Yannick Franck/RAUM

The Belgian Wave

Antibody

Avec son dernier film en date, Jérôme Vandewattynne nous ramène 35 ans en arrière. Du moins : au travers de l'enquête bien barrée que mène de nos jours un improbable duo sur les traces d'un journaliste disparu alors qu'il enquêtait à l'époque sur la "vague belge". Souvenez-vous : ces apparitions d'OVNI au-dessus de notre Plat Pays. Et quand on dit ovni au cinéma, soucoupes volantes et autres artefacts de science-fiction, on imagine des sons particuliers... « *J'ai choisi un parti pris, nous dit Yannick Franck. Pas d'être le plus taré possible... mais de m'inspirer de la fin des années 80.* » Comprenez : des sonorités flippantes, new wave et électro plutôt que des cordes en quatuor. À la suite d'une plage d'ouverture rappelant un peu The Neon Judgement, se succèdent des mélanges d'ambient et de percus mais toujours bien dark (*Compound*, *Allies*, *Corine's Doomsday*), des compos très cinématiques (*Madech Manor*), de la techno martiale (*The Trip*), de l'électropunk (*Future Unsolved*) et un thème très réussi (*The Belgian Wave*), tout en crescendo. – **DS**



Apolline Jesupret

Lueurs

Musiques Nouvelles – Ensemble Hopper

Cypres

« J'ai eu les larmes aux yeux quand j'ai reçu le texte, écrit très spontanément » et où Claude Ledoux parle d'une musique qui « ne cesse de me subjugué, solaire, [saturée] d'invention et d'espoir coloré ». Apolline Jesupret fut l'élève, douée, de Claude Ledoux. La pianiste de formation reçoit et rend ici un hommage à son professeur (« c'est mon modèle ») en arrangeant, pour ensemble de chambre, et en jouant, *Butterfly's Dream* qui fut l'œuvre imposée de la finale du Concours Reine Élisabeth pour piano de 2016. « On avait découvert la pièce en avant-première juste avant la création. Je faisais partie du groupe *Les six/De zes*, des jeunes pianistes qui commentaient la finale à la radio ». Dans *Lueurs*, Apolline Jesupret présente deux œuvres impressionnantes de maturité. « *Ok Gaïa* » (avec ses guillemets) répond aux « dis Siri » ou « Ok Google » d'assistants vocaux (« je suis tellement au point avec la technologie [...] que je n'en utilise pas »), symboles d'une évolution industrialisée où « on fait beaucoup de mal à la Nature ». Et sous *Mossoul* : « Ma première pièce pour ensemble. À l'avance, je ne savais pas ce qui allait sortir ». Une composition qui parle avec férocité (« commencer en rentrant dedans directement, c'est impactant ») des galeries creusées sous une ville meurtrie par le conflit entre pouvoir chiite et califat sunnite. Enfin, son arrangement de *La valse à mille temps*, leçon d'humilité pour l'humain (« on croit toujours qu'on est au centre »), en contrepied au procédé de Jacques Brel, fait tourner la musique autour d'un chant imperturbable, « comme quand on filme une personne debout dans une rue, statique, mais avec autour d'elle, l'effervescence ». – **BV**



Doowy

Pastel Sunset

Paster Sunset/PIAS

« Il suffit d'écouter les chansons pour comprendre le titre de EP, déclare Thibaud Demey, alias Doowy. Le "pastel" évoque ces teintes douces et rétro, tandis que "sunset" incarne une ambiance solaire et mélancolique. » Révélé en 2021 avec *L'Eau Du Bain*, l'auteur, compositeur et multi-instrumentiste bruxellois au CV déjà impressionnant (il s'est aguerri aux côtés de Mustii et Lost Frequencies) affirme son univers contrasté sur un EP 5 titres qui fait autant danser que réfléchir. À l'heure du coucher de soleil, on ira se réfugier au cœur de *Première Fois*, titre accrocher boosté par un gimmick funky à la guitare jamais loin du *Get Lucky* de Daft Punk. Il y a aussi *Soirée tropicale*, clin d'œil peut-être involontaire au *Club Tropicana* de Wham! Derrière les rythmes disco et le récit d'une nuit sans fin se cache une autre lecture. « Ce texte est une façon métaphorique de parler de ces moments où on entre dans une logique d'autodestruction de notre corps pour soulager notre tête. Ça nous arrive à tous d'être dans une période difficile et d'aller en soirée, nous mettre minable physiquement pour aller mieux mentalement. C'est l'idée de purger les peines, les maux qu'on ressent. » Après avoir joué ensemble en juin 2023 au Botanique, Doowy et Orlane se retrouvent le temps d'un duo sur *Dis-moi*. Voix complémentaires, guitare acoustique, mots parfaitement répartis sur le thème des regrets amoureux... Une bonne idée. Autre réussite, *Coule Encore*, chanson électro-pop qui rappelle que les mecs ont aussi le droit d'épancher leurs sentiments sans qu'on leur dise « arrête de pleurer comme une Madeleine ». Très beau. – **LL**



Chatte Royal

Mick Torres Plays

Too Fucking Loud

Kapitän Platte

Après un 1^{er} EP *Septembre* paru en 2020 et *Petit Pansement* en 2022, le quatuor de post-rock fondé en 2020 par Diego Di Vito, Dennis Vercauteren, François Hannecart et Téo Crommen sort enfin son premier véritable album. Et le moins que l'on puisse dire c'est que le côté « loud » est bien présent dans les 8 compos instrumentales, ciselées et mélodiques à souhait. « Bonjour » le 1^{er} single donne le ton : les guitares cognent et ça groove comme un titre de funk-métal 90's. « Suchi » est une démonstration parfaite de rock progressif. C'est une évidence, Chatte Royal aime les ambiances et les interludes cinématographiques comme dans *La trahison* : bref un album dédié à la guitare rock ! Sortie de l'album prévue le 8 mars et release party le 9 au Botanique. – **JPL**

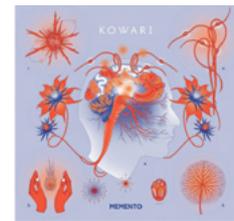


Warm Exit

Ultra Violence

EXAG' Records

Groupe bruxellois de post-punk, Warm Exit en a bien intégré tous les codes : noirceur, intensité et rythmes lancinants qui vous mettent en transe. Ce n'est pas sans nous rappeler l'univers des premiers Killing Joke ou la période punk de Joy Division voire même des riffs de guitare noisy dignes du Raw Power des Stooges. Et tout cela est parfaitement bien digéré pour créer huit titres homogènes et imparables. Alternant les ambiances rythmées et les tempos lents, Warm Exit raffole des arrangements industriels, des paysages sonores accidentés parsemés de gémissements entêtants. Et niveau live, le groupe traîne une réputation qui dépasse nos frontières en seulement quelques années. Vous serez tenté par l'un ou l'autre pogo, c'est sûr. – **JPL**



Kowari

Memento

Flak Records

Deux ans après *Trail* et une tournée européenne de cinquante dates, Damien Chierici (violin, programmations) et Louan Kempnaers (piano, programmations) invitent au lâcher prise avec *Memento*, envoûtante ode électronique. Nourri d'un bagage classique et d'une solide expérience sur notre scène pop noir-jaune-rouge, le binôme privilégie une approche toujours mélodique de la musique instrumentale. Il joue sur les contrastes, les climax et les envolées épiques, ces dernières sublimées par une setlist intelligemment construite. Car oui, *Memento* ("Souviens-toi" en latin) est un disque qui s'écoute du début à la fin et qui raconte une histoire – presque – sans paroles en capturant des moments de vie a priori anecdotiques mais pourtant essentiels. Par rapport à *Trail*, leurs aventures downtempo s'enrichissent de chœurs, d'une batterie hypnotique et de beats plus ancrés dans l'électro futuriste. Entre le néoclassique *Tomorrow*, le mélancolique *Campogallino* et les cordes arabisantes de *Cairo*, les deux Liégeois accueillent l'ange folk Benny sur *Mori* et la toujours inspirée Juliette Bossé, chanteuse de RIVE, sur le refrain solaire de *Rome 1987*. Magnifique. – **LL**



Bach-Deleuze

Traüme Und Erwachen

Frédéric d'Ursel – Cindy Castillo

Paraty

L'organiste Cindy Castillo (titulaire à l'église Saint-Loup de Namur et à la Basilique du Sacré-Cœur à Bruxelles) fait sien, pour ce projet surprenant qui dépasse la simple mixité de programme (classique et contemporain), le titre-maxime du groupe de grunge Nirvana en 1991 : « *Le défi majeur est d'oser dire Bach comme on le sent, le jouer comme on est, sans complexe* ». Le disque est le premier d'un triptyque autour des six sonates de J.S. Bach (écrites pour clavecin), chaque volet donnant la parole à un compositeur d'aujourd'hui : « *Il fallait être audacieux [...] pour venir côtoyer le plus grand des compositeurs de l'histoire* » et Jean-Pierre Deleuze, qui « *a passé ses jours et ses nuits à analyser les partitions pour les traduire auprès de ses étudiants* », bâtit, avec ses trois pièces, « *une passerelle d'écoute* » et dans ce qui « *est le cœur du programme, au milieu du solo pour violon, on a l'impression d'une source qui est en train de sourdre et de nous apporter la vie.* » En concert, pour Frédéric d'Ursel, « *un second violon qui réussit à se fondre dans les sonorités, à chaque fois mouvantes, de l'orgue* », le défi est d'entrer dans les particularités de l'instrument, compte tenu de sa morphologie spécifique (sa disposition, son diapason) et « *d'un jour entendre les tuyaux qui sortent à hauteur de ses oreilles, puis au-dessus de sa tête, ou qui l'ébouriffent* ». Avec dans ses mains un instrument presque autosuffisant, un organiste joue rarement avec d'autres ; de plus, les pièces pour orgues ne sont pas souvent, comme les sonates de Bach, entièrement écrites – c'est-à-dire pour les mains droite et gauche : deux arguments précieux au cœur de Cindy Castillo. – **BV**



Liberski & Yoshida

Troubled Water

Totalism

L'enregistrement de *Troubled Water* s'est improvisé à la dernière minute. « *J'étais resté un mois au Japon et la veille de mon départ, le batteur Tatsuya Yoshida, avec qui j'avais fait des sessions jadis, me propose un gig en duo. Je n'avais que mon ordi, aucun autre matériel, on a rassemblé ce que l'on pouvait* », se souvient Liberski. Cela a, sans aucun doute, ajouté la spontanéité, la fraîcheur et l'urgence à ce free jazz total. Tatsuya Yoshida (leader de Ruins) est une star de l'avant-garde rock, du noisy et du free jazz au Japon. Le belge Casimir Liberski est un pianiste aventureux et curieux de toutes expériences anticonformistes. Les deux hommes se sont trouvés et ont élaboré un dialogue aussi ouvert qu'intense. « *Tatsuya joue en totale réactivité. Il a une puissance de concentration phénoménale et ne se pose pas de questions, il y va à fond!* » Enregistré lors d'une longue jam improvisée dans un minuscule club à Tokyo (Thelonious), le duo s'est lancé aveuglément sur des rythmes aux structures totalement éclatées pendant plus d'une heure. De cette matière, Casimir Liberski a extrait et édité six instantanés. « *J'ai aussi envoyé ma sélection à John Zorn, comme je le fais souvent, pour avoir son avis.* » La musique est très organique et évoque le chaos environnemental (*Plastic Island, Climate Change*), les tsunamis, les éruptions, mais parfois aussi de rares léthargies minimalistes et souterraines (*Kuroshio Current*). Entre bidouillages électro, accords plaqués et dissonants et drumming explosé, *Troubled Water* interroge notre terre et ses éléments dégradés. Il interroge aussi le tumulte qui agite inconsciemment notre esprit. C'est une musique dense, exigeante, débridée, aussi inspirée qu'inspirante. Fort. – **JP**

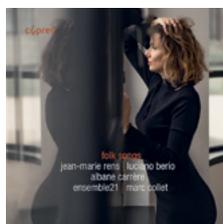


Zonmai

SunCASH feelings

Bleu Music/D-I-V-A

Jeune étudiante française en école d'art de vingt-deux printemps, Zonmai déposait ses bagages à Bruxelles en 2020. Depuis, la demoiselle s'adonne à sa passion pour l'écriture et la composition dans notre capitale, où elle se forge doucement une bonne réputation sur scène. Après *Cool Kiss* fin 2022 et *Oula* sorti il y a juste un an, Zonmai publiait ce troisième EP il y a quelques mois. Cinq titres – dont le single *MMM BROCKEN HEART* – où elle poursuit ses expérimentations et précise les limites de son jardin musical, entre envies rap, chanson française, mélo hyperpop, clichés sépia et romantisme dopé à l'automne. Une formule très synthétique, un peu naïve et qui fera mouche à n'en pas douter dans tous les cœurs adolescents. – **NC**



Jean-Marie Rens – Luciano Berio

Folk Songs

Albane Carrère – Ensemble 21

Cypres

Jolie idée de joindre aux onze *Folk Songs* de Luciano Berio (recomposés en 1964 pour la voix de sa compagne Cathy Berberian, à partir de chants traditionnels aux rythmes et harmonies enrichis), les *Onze Folk Songs d'ici et d'ailleurs* de Jean-Marie Rens. Des « chansons folk » qu'il a puisées (surtout) dans le folklore wallon ou flamand et qu'il adapte ici pour Albane Carrère et un effectif instrumental similaire à celui de Berio (sept instruments plutôt que le seul piano); ici aux mains de l'Ensemble21. Jean-Marie Rens, d'abord féru d'accordéon, de jazz et de rock progressif, et tard venu à la musique enseignée au conservatoire, réussit un album-rencontre, entre musiques populaire et savante, où le travail instrumental éclaire les origines culturelles de chaque chanson et le parcours qu'elle suit, dans le temps et l'espace et ce, pour arriver jusqu'à nous ! – **BV**



Garance Midi

Dans la maison

Humpty Dumpty Records

Dans la maison, c'est comme si on n'en avait jamais assez et c'est de la pure gourmandise. Ce premier album de 9 titres scelle leur univers musical, déjà très pop dans l'EP *Pelles et Perceuses*, avec une douceur réconfortante et farouche. On retrouve le groupe porté par la voix et la plume de Garance Giang Vo et les musiciens Gaspard Sicx (Supergum, Whoman), Anatole Damien (Fievel is glauque, Robbing Millions), Romain Rousez (Minuscule Musique, Cobrah, Electronic Pancakes), Melisa Vera Magallon et Daria Meszaros, comme une bande de copains qu'on aurait perdue de vue l'été dernier. Galvanisé par leur premier EP perlé d'images et de couleurs, Garance Midi, toujours incroyablement ingénue, arrive encore à se rendre incroyablement décalé. *Dans la maison* raconte tout et rien et fait respirer l'insouciance par fragments. Garance y dévoile une poésie bienheureuse et personnelle de son quotidien, avec parfois des mésaventures mais promis, ça fait toujours sourire. – **LM**

Retrouvez la liste de toutes les sorties sur larsonmag.be



Dorian Dumont

TEXTE : DIANE THEUNISSEN IMAGE : DR

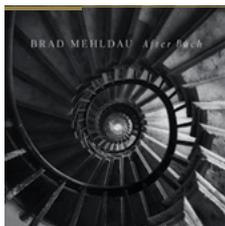
Après *APHEXionS* en 2021, le pianiste Dorian Dumont remet le couvert avec *to the APheX*, son deuxième disque de reprises du king Aphex Twin.



Aphex Twin
Computer Controlled Acoustic Instruments pt.2 (2015)

Celui-ci, c'est un album sur lequel il n'y a que du piano, de la batterie et des machines qui jouent sur ces deux instruments acoustiques. Les sons sont incroyables ! Le groove et la patte d'Aphex y sont très présents. Ce que j'aime beaucoup dans cet album, c'est que tu l'entends dans un contexte uniquement acoustique. Quand j'ai commencé à écouter le disque, je connaissais déjà un peu Aphex mais c'est à ce moment-là que je suis tombé amoureux de sa musique. À partir

de là, j'ai vraiment commencé à digger, chercher, fouiller tout ce qu'il faisait. C'est le disque qui m'a complètement harponné et qui m'a poussé à écouter tout le reste. *Computer Controlled Acoustic Instruments pt.2*, c'est une suite à son album iconique *Drukqs* sorti en 2001. D'ailleurs, on remarque certaines similitudes entre les deux : il y a pas mal de morceaux au piano acoustique dans *Drukqs*, notamment *Avril 14th*, que j'ai repris dans mon album.



Brad Mehldau
After Bach (2018)

Brad Mehldau, c'est une de mes plus grandes influences au piano. Je suis dingue de sa façon de jouer : le rebond qu'il a dans son jeu, son groove, aussi. Son album *After Bach* est sorti en 2018 et je me souviens que ça a fait "clac" : en reprenant Bach, Brad Mehldau s'attaque à un monument incroyable, c'est du très lourd. J'ai aimé le fait qu'il ne fasse pas que des reprises jazz de Bach : ce qui m'a plu, c'est sa façon de prendre des morceaux tels quels mais avec

avec sa patte à lui, son univers harmonique à lui, ses éléments identifiables d'improvisation et de voicing. Cet album est sublime et le fait qu'il mette autant sa patte, en reprenant une matière qui est aussi iconique, ça m'a décoincé par rapport à Aphex Twin. Je me disais « je ne peux quand même pas m'attaquer à un tel monument » et en fait, si ! Je n'ai qu'à faire mon truc à moi, sans trop me prendre la tête, comme Brad l'a fait avec son album *After Bach*.



Radiohead
Spectre (2016)

Pour rester dans le thème "s'autoriser à démonter des monuments", je vais parler du single *Spectre* de Radiohead. Ce titre, le groupe l'avait composé pour qu'il devienne le générique du James Bond. Malheureusement, les producteurs se sont dit que ça ne collait pas assez à l'image du film et ils ont refusé le morceau. Personnellement, ce qu'ils ont fait avec *Spectre*, je trouve ça incroyable. Le morceau est sorti en 2016, parce qu'évi-

demment, Thom Yorke et sa bande étaient tellement contents de leur version qu'ils se sont dit « Vous n'en voulez pas ? On le sort comme un single alors, et ça va s'appeler *Spectre* » (rires) et c'est un petit bijou. Ce qui est intéressant, c'est qu'on entend les deux univers simultanément : on entend le James Bond d'un côté et le Radiohead de l'autre. Ça, c'est mon objectif final avec cet album : qu'on entende Aphex et qu'on m'entende moi, aussi.



Charles Mingus
Mingus Plays Piano (1964)

Cet album-là, ça a été une grosse claque pour moi. Dans le disque, tu entends que Mingus n'est pas un pianiste avec une technique de malade. Par contre, tu entends que l'album est magnifique et qu'on s'en fout de la technique. Quand je l'ai écouté, je me suis rendu compte que la technique, c'était vraiment un métier. Il y a plein de musiciens, de pianistes incroyables qui ont une technique de fou et que j'admire : Tigran Hamasyan, Shai Maestro,

des gens qui ont une vélocité, une habileté indéniable. Mais quand tu écoutes *Mingus Plays Piano* de Charlie Mingus, tu te rends compte qu'on peut aussi s'en foutre de la technique... et faire un album magnifique. La technique, c'est un outil, un fantastique outil. Moins tu en as, plus ça te limite, mais ça ne doit jamais être le propos. Cet album-là, c'est la parfaite démonstration de ce concept et ce sera toujours une influence pour moi.

Les mille et une vies de *Ça Plane Pour Moi*

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

Mascarade pseudo-punk, véritable tube en or, *Ça Plane Pour Moi* a élevé Plastic Bertrand au rang de légende nationale. Depuis sa sortie, en 1977, la chanson a fait le tour du monde par le biais du cinéma, de spots publicitaires et d'une avalanche de reprises plus ou moins réussies. U2, Vampire Weekend, Sonic Youth, Metallica ou Guillaume Canet se sont, notamment, essayés au "Wham! Bam!"

Nous sommes en 1977, aux portes du centre administratif de l'APB (Association Pharmaceutique Belge). « C'est là, au bureau, que j'ai dû écrire *Ça Plane Pour Moi*. Je n'avais quasiment que ça à faire », retrace Yvan Lacomblez, alias Pipou. À l'époque, ce dernier joue dans le groupe Two Man Sound aux côtés de Sylvain Vanholme (Wallace Collection) et de son pote Lou Deprijck (1946–2023). Complètement allumé, le trio combine disco et influences brésiliennes avec un sens inné de la fête. « Pour arrondir mes fins de mois, je classais des documents et d'autres bibles administratifs. Ce boulot ne servait absolument à rien mais c'était parfait pour moi. Un jour, Lou (Deprijck) m'a appelé pour me demander d'écrire "vite-vite" une chanson sur le punk. C'était vraiment à la dernière minute. Il fonctionnait comme ça, Lou, à l'arrache. Il avait toujours besoin d'un machin pour le lendemain. »

Dans les locaux de l'APB, Pipou est entouré d'une flottille de secrétaires. « Les filles tapaient à la machine du matin au soir. Elles faisaient leurs trucs, parlaient entre elles, mais ne s'occupaient pas du tout de moi. Pour passer le temps, j'écoutais ce qu'elles racontaient. Et puis, parfois, je prenais une phrase au vol et je la notais dans mon calepin. » Un peu inspirées par ses collègues, un peu influencées par Michel Delpech (le morceau *Tu me fais planer*, sorti en 1976), les paroles de Pipou sonnent aussi comme une boutade à l'attention de Bert Bertrand (1955–1983). « C'était un journaliste rock très connu en Belgique dans les années 1970. C'était une connaissance de Lou. Il suivait l'actualité musicale et, bien évidemment, il a couvert l'émergence du mouvement punk. » Entre le premier album des Clash, celui des Sex Pistols, ceux des Ramones, des Dead Boys ou des Buzzcocks, l'année 1977 est assurément celle du punk. « J'ai écrit *Ça Plane Pour Moi* en dix minutes : la chanson est sortie quelques jours plus tard. En ce temps-là, on faisait un disque en une semaine ! J'ai tout de suite eu l'intuition que le morceau pouvait faire un carton... »

Un tube qui crève l'écran

Le 6 novembre 1977, Plastic Bertrand s'empare de *Ça Plane Pour Moi* le temps d'un playback d'anthologie à la télé. Son passage dans l'émission dominicale de Michel Drucker marque le point de départ d'une "success-story" au long cours. Le grand public adhère, les enfants adorent. D'un coup, le punk ne fait plus peur du tout. Il est là, en français, à la portée de tous. Les premières parodies ne tardent pas à se faire entendre. Aux abords du parc Astrid, berceau du Sporting d'Anderlecht, le grand Jacques Godefroy s'est fait connaître sous le nom de Tichke. Son secret ? Reprendre de grands hits internationaux avec un accent brusseleir forgé, à la sueur du front, dans la prolongation des troisièmes mi-temps. En 1978, alors que tout le monde chante *Ça Plane Pour Moi*, Tichke se métamorphose en Plasticchke et se fend d'un *Ça Gaze Pour Moi*, un hymne au chômage volontaire, à la glande totale et à la déglingue générale. Revisitée aux confins du néerlandais et du français, cette version reste, aujourd'hui encore, la plus belge de toutes les reprises proposées à ce jour. Quelques mois plus tard, l'affaire gagne l'Allemagne. Surnommé Benny, le chanteur Hans Jürgen Schnier reprend *Ça Plane Pour Moi* à sa façon. Renommé *Bin Wieder Frei* (« Je suis à nouveau libre »), le morceau produit par Lou Deprijck s'offre une autre vie.

En 1979, le titre atterrit sur le premier album de Telex. Regroupé derrière une panoplie de synthétiseurs, Marc Moulin, Dan Lacksman et Michel Moers en délivrent une version électronique, complètement léthargique. Sorte d'after-party pour robots sous influence, la proposition du trio entrevoit la galaxie de Daft Punk avec quelques longueurs d'avance. Dans la décennie suivante, *Ça Plane Pour Moi* fait son entrée au cinéma. À l'été 1985, le morceau se promène dans la bande originale de *Bonjour les vacances 2*. Un peu nase mais sans doute matée par des millions de petits Américains, cette comédie familiale laissera une trace indélébile dans les mémoires de futurs



La version bruxelloise : grand succès dans les vestiaires!



La version originale avec Plastic Bertrand : la personnalisation punk de Lou Deprijck (et Pipou!)



Ça plane pour moi et ses multiples vies au cinéma, dans Rock'n Roll de Guillaume Canet

musiciens... Depuis cette première apparition sur grand écran, le hit bruxellois revient régulièrement dans les coulisses hollywoodiennes. Le titre accompagne notamment Pamela Anderson dans *Barb Wire*. En 2010, complètement au fond du trou dans le *127 heures* de Danny Boyle, l'acteur James Franco a, lui aussi, eu un flash. En quatre couleurs.

Le cinéma français n'échappe pas au phénomène, avec une reprise de Guillaume Canet à la clé. En 2017, ce dernier instrumentalise sa propre vie dans le film *Rock'n Roll*. Épaulé par Yodelice et Matthieu Chedid (-M-), le réalisateur met tout son cœur dans le refrain de *Ça Plane Pour Moi*. « On peut aussi entendre le morceau dans *Le Loup de Wall Street* de Martin Scorsese, souligne Pipou. Moi, ce qui m'étonne le plus, c'est que toutes les séries télé veulent aussi l'avoir dans leur B.O.. C'est dans *La Casa de Papel*, *Gossip Girl*, *Ozark*... Je n'ai jamais regardé une seule de ces séries mais je connais les titres grâce aux rapports de droits d'auteur ! J'ai parfois vécu sans un franc en poche. C'est seulement maintenant que je suis vieux que cette histoire me rapporte un peu d'argent. »

Vrai-faux punk

Dans les nineties, *Ça Plane Pour Moi* gagne ses lettres de noblesse au contact des stars du rock alternatif. Dès 1992, la compilation *Freedom of Choice* préface l'actualité à venir avec des titres inédits joués par Mudhoney, Yo La Tengo et bien d'autres. Placé en ouverture du disque, Sonic Youth s'attaque à *Ça Plane* dans un français extraterrestre. Au sommet de sa popularité, le groupe américain The Presidents Of The United States Of America en délivre également une reprise sur la version "deluxe" de son album phare. En 1997, ce sont les Red Hot Chili Peppers, alors au top de la hype, qui revisitent le tube tout au long d'une tournée jouée à guichets fermés... Dans les rangs du rock garage, deux excellentes reprises peuvent aussi être

mentionnées : d'abord celle jouée, en japonais, par les Tokyoïtes de The Clovers. Et puis, celle fomentée par le légendaire Billy Childish en compagnie de Thee Headcoatees (Holly Golightly au chant).

À chaque décennie, *Ça Plane Pour Moi* se réincarne à travers de nouvelles voix. Poussée dans le dos par des campagnes mercantiles, le morceau aborde d'ailleurs le 21^e siècle avec une énergie intacte. En 2006, le soda le plus consommé dans le monde l'utilise dans une publicité en Asie. L'année suivante, le rival historique, Pepsi, remet le couvert avec une campagne américaine. « Ce qui est drôle, c'est qu'à l'origine, *Ça Plane Pour Moi* était la face B du single Pogo Pogo, rappelle Pipou. Quand Lou (Deprijck) a présenté son projet aux gens du label Vogue, à Paris, on lui a rétorqué qu'il avait déjà fait de la soul, du funk, du disco ou du cha-cha-cha et que personne n'allait croire qu'il était punk. Ce sont les Parisiens qui lui ont mis en tête de dégoter un vrai-faux punk. C'est comme ça qu'il a pris Roger Jouret dans le rôle de Plastic. Bon, ce n'est pas un secret mais Lou ne s'entendait pas du tout avec Plastic Bertrand. C'est normal, hein... C'est lui qui demande à un mec de faire du playback et, à la fin, c'est celui qui fait semblant de chanter qui raffle la mise. C'est bizarre, non ? »

À l'écart de la controverse et des tribunaux, le morceau renaît sous d'autres formes. Invité au festival de Cannes, U2 le reprend, tout comme Vampire Weekend sur le plateau de l'émission *Taratata*. De passage au stade Roi Baudouin, Metallica y va aussi de sa petite reprise, via le guitariste Kirk Hammett et le bassiste Robert Trujillo. « J'ai aussi proposé une version alternative, souligne Pipou. C'était en 2014, en compagnie de mon ami Stan. Nous avons même fait une vidéo avec de nombreux invités. Dans le clip, on retrouvait notamment Sylvain Vanholme, Jacques Mercier, Philippe Lafontaine, Sandra Zidani, Bruno Coppens ou Jean-Luc Fœnck. On voyait aussi Lou Deprijck, bien sûr ! Mais pas Plastic Bertrand... »



©ROMAIN GARCIN

KOWARI

Sur le magistral *Memento* (voir "Les Sorties"), le violoniste Damien Chierici et le pianiste Louan Kempenaers évoluent à la croisée des chemins entre électro futuriste, néoclassique, soundtrack imaginaire et pop instrumentale épique. Une démarche sans œillères qui a poussé notre curiosité à fouiller dans leur playlist.

TEXTE : LUC LORFÈVRE

« Erwan Castex, alias Rone, est le premier nom qu'on citera, tellement il nous paraît évident, précise Damien Chierici. On l'a vu en concert début 2023 et on s'est pris une claque. Nous étions déjà occupés à expérimenter le côté plus électronique de notre projet mais son approche nous a boostés pour *Memento*. On partage sa vision et sa volonté de se réinventer comme il l'a fait sur son album *L(oo)ping* enregistré avec l'Orchestre National de Lyon ou en collaborant avec le collectif de danse (*La*) Horde pour le spectacle *Room With a View*. Pour *L(oo)ping*, il a travaillé avec le chef d'orchestre gantois Dirk Brossé qui vient de réarranger nos morceaux. Il y a donc un lien ! »

Dans les influences électro, Damien cite volontiers Daft Punk et Air. « Des trucs de vieux, concède-t-il, mais qui restent pertinents aujourd'hui. » Louan Kempenaers évoque, pour sa part, le duo expérimental islandais-féroïen Kiasmos, Ólafur Arnalds, le producteur anglais Rival Consoles ou encore le duo néerlandais Weval. « Leur point commun ? Comme nous, ils ont un bagage classique et se sont ensuite plongés dans la musique électronique. On aime aussi le parcours en sens inverse mené par le Français Superpoze. Plus électronique à ses débuts, il introduit de nombreux instruments classiques dans son dernier album *Nova Cardinale*. » Omniprésents sur la scène noir-jaune-rouge (avec notamment Dan San, Yew, Piano Club...), le binôme liégeois reste très attentif à ce qui se fait chez nous en pop. Il s'est ainsi délecté des concerts *Rewind* de Girls In Hawaii, attend avec impatience ceux de Ghinzu (« On adore les morceaux épiques sur leur album *Blow* ») et cite les prestations de Balthazar au festival LaSemo et de Warhaus au Reflektor comme « leurs meilleurs concerts vus en 2023 ». Leur passion commune pour les soundtracks (« *d'Ennio Morricone à Jóhann Jóhannsson* ») et le cinéma (Paul Thomas Anderson, le réalisateur de *Magnolia*, est le préféré de Louan) se confirme dans l'identité visuelle très forte qui entoure la sortie de *Memento*. Notamment au travers du travail de la graphiste Ophélie Lhuire, responsable de l'artwork, du photographe Romain Garcin et du jeune réalisateur Louis Kempeneers qui signe le clip aux ambiances "Drive" de leur single *Tomorrow*.



©CAROLINE LESSIRE

Yannick Franck

Musicien, Yannick Franck pilote aussi le label Antibody, lequel vient de collaborer par deux fois avec le réalisateur Jérôme Vandewattyne. Celui-ci lui a confié la bande originale de son dernier film en date, *The Belgian Wave* (voir nos pages "Les Sorties"), et la destinée de *Pornographie Exclusive*, le projet cold wave qu'il mène avec sa compagne Séverine Cayron.

TEXTE : DIDIER STIERS

De Jérôme Vandewattyne, vous avez peut-être déjà pu savourer *Spit'n'Split*, sorte de reportage gonzo halluciné et hallucinant mettant en scène The Experimental Tropic Blues Band. Le garçon, un habitué du Festival du Film Fantastique, a développé un style personnel fait d'exubérance et adore les sujets bien barrés. Bref : un grand fofou ! Avec lequel travailler peut s'avérer particulier ? « J'adore, s'emballe Yannick Franck, parce que c'est avant tout une bombe d'enthousiasme et il a cette faculté de se réjouir des gens qui l'entourent. Je ne dirais pas qu'il accorde facilement sa confiance mais une fois qu'il a quelqu'un à ses côtés, s'installe un climat de décontraction, de facilité qui est très agréable. Et je pense que c'est un climat qui favorise le dépassement de soi. Je sais d'expérience que certains sont constamment dans le contrôle, et ils arrivent à faire ce qu'ils veulent comme film. Mais ici, et ça me parle d'autant plus que je suis un fan de cinéma d'antan, je reconnais en lui quelque chose de Chabrol qui fonctionnait beaucoup sur la convivialité, et qui, pour le travail, s'entourait de gens qui pouvaient se comprendre à demi-mot. C'est vraiment quelque chose que je retrouve chez Jérôme. »

La bande originale du petit dernier en date du réalisateur, *The Belgian Wave*, est donc signée Yannick Franck. Originalité du processus créatif : le travail de composition s'est effectué en amont, sur la base du scénario. « Ça, c'est très agréable parce que ça m'a donné une liberté énorme. Et Jérôme n'était jamais loin : il a monté sur la musique, donc sur les temps de la musique, ce qui assure une cohésion assez incroyable entre le son et l'image. Certains compositeurs "singent" ce qui se passe à l'image : ici, non, et c'est au profit d'une musique qui donne une ambiance globale et englobante. »

Quand Jérôme Vandewattyne parle de Yannick Franck, il l'appelle... "le boss" ! On le raconte à l'intéressé, qui s'esclaffe : « Ouais, c'est un peu un jeu entre nous ! Il m'arrive de le faire dans l'autre sens. Et puis je pense que c'est depuis le truc du label, ça devient un jeu où tout le monde est boss, selon les contextes. Et puis en fait, on sait très bien que personne n'est vraiment boss dans le sens de chef. Ce ne sont quand même pas des structures très totalitaires ou pyramidales avec un chef suprême. »

WE'VE GOT YOUR BACK

Sabam for Culture apporte un soutien concret à ses membres et aux organisations par le biais de différentes aides financières, bourses et prix.

Toutes et tous ensemble, continuons à créer, à imaginer, à concevoir et à diffuser la culture !

sabam.be

sabam
for culture

POUR LES ARTISTES PAR LES ARTISTES



LA GESTION COLLECTIVE DES
DROITS VOISINS DES INTERPRÈTES ?
C'EST NOUS !

PlayRight®



Social media



TU
JOUES,
ON
GÈRE !

AMPLO

Le partenaire RH du secteur créatif

www.amplo.be

BAM!

BRAIN & MUSIC

LES POUVOIRS DE LA MUSIQUE SUR LE CERVEAU

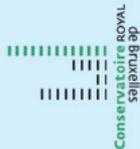
4 JOURS DE RENCONTRES, DÉBATS ET CONCERTS POUR TOUS PUBLICS !
BRUXELLES DU 20 AU 23 MARS 2024



WWW.BAM-FESTIVAL.BE

©Asolar.be

Un partenariat



Avec le soutien de



Sous les auspices de



Editeur responsable : Benoit Debuyss